

LA VIE QUOTIDIENNE A PONDICHERY AU
TEMPS DE DUPLEIX

Dissertation
submitted to the
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
in partial fulfilment for the degree of
MASTER OF PHILOSOPHY

by

K. MADANABATHMAVATHY

Centre of French Studies
School of Languages
Jawaharlal Nehru University
New Delhi-110067

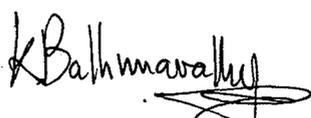
1984

C E R T I F I C A T E

This dissertation entitled "La vie quotidienne à Pondichéry au temps de Dupleix" was carried out at the Centre of French Studies, School of Languages, Jawaharlal Nehru University, New Delhi.

This work is original and has not been submitted in full or part for any degree or diploma in any University.

PROF. K.J. MAHALE
SUPERVISOR


K. MADANABATHMAVATHY
CANDIDATE



DR. (MRS.) A.M. KUNTE
CHAIRPERSON
CENTRE OF FRENCH STUDIES
SCHOOL OF LANGUAGES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
NEW DELHI

INTRODUCTION

On peut me poser la question pourquoi j'ai choisi de traiter "la vie quotidienne à Pondichéry au temps de Dupleix", au lieu d'un autre sujet. Il me semble tout d'abord qu'il y ait une réponse immédiate à cette question: Etant originaire de Pondichéry, et ayant vécu pratiquement toute ma vie dans cette petite ville du Sud de l'Inde, j'étais portée naturellement vers un sujet concernant ce petit coin perdu du monde. Si l'histoire de Pondichéry et les débuts de la colonisation française ont tant intéressé les historiens, par contre la vie quotidienne de cette époque a été négligée dans les livres d'histoire. C'est autant pour combler cette lacune que pour satisfaire ma curiosité légitime que j'ai décidé d'entreprendre ce travail.

Si maintenant la ville de Pondichéry subit, surtout ces dix dernières années, une forte influence de l'Union Indienne dans tous les domaines, il n'empêche que sa vie, dans son essence, reste encore nettement caractéristique. D'où vient donc cette différence? Est-ce uniquement à cause de la présence française de deux siècles? Ces Français étaient

.../-

pourtant peu nombreux. Du fil à l'aiguille, mon intérêt s'éveilla et j'ai voulu ouvrir un coin de cet immense rideau qu'est la vie quotidienne de mes ancêtres au temps de Duplex. Pourrais-je pour autant prétendre que j'aie épuisé le sujet? Certainement pas. Cette dissertation m'a surtout aidé à voir mes limites. Le domaine est vaste, et j'aimerais, si le Centre d'Etudes Françaises me le permet, l'élargir en dissertation de thèse, pour pouvoir approfondir ce sujet si passionnant.

J'aimerais mentionner ici mes vives reconnaissances à mon directeur de thèse, le Dr. K.J. Mahale, pour m'avoir encouragée et aidée à terminer cette dissertation. Je profite de cette occasion pour remercier ma famille de m'avoir secondée dans ma tâche par leurs conseils. Ce travail n'aurait pas pu être mené à bien sans la bienveillance et la gentillesse de Monsieur Le Bibliothécaire de la Bibliothèque Romain Rolland, Pondichéry. Je leur en suis vivement reconnaissante. Je remercie aussi le Proviseur du Lycée Français de m'avoir permis de consulter leurs archives. La Bibliothèque centrale et celle de Sapru House, JNU, m'ont apporté une aide inestimable. En dernier lieu je voudrais remercier vivement le Dr. C. Krishnamurthy, Monsieur G.D. Sivam et Monsieur K. Madavane qui ont accepté de lire, et de corriger mon manuscrit et qui m'ont aidée avec leurs précieux conseils.

CHAPITRE IHISTOIRE DE LA VILLE DE PONDICHERY JUSQU'À DUPLEIX

Si on daigne jeter un coup d'oeil sur la carte de l'Inde, les anciens territoires français de l'Inde se résument en cinq points presque minuscules : Pondichery, Mahé, Karikal, Yanon, et Chandernagor. La dernière ville a été rattachée à l'Etat de Bengal dès 1948 après un référendum. Les autres villes sont devenues indiennes en 1957, après de long pourparlers. On peut se demander pour quelles raisons la France a tenu tant à ses minuscules possessions si longtemps et aussi pourquoi les Anglais les ont tolérées si magnaniment^{me}. "Les Français... semblent avoir conservé une sorte d'attachement romantique pour cette petite ville (Pondichéry), isolée sur une plage tropicale, et y ont maintenu jusqu'à nos jours d'inutiles institutions, au grand détriment de leur influence dans l'Inde".¹

D'où vient donc ce romantisme, sinon un attachement lointain à un de leurs héros injustement méconnu de leur époque: Dupleix. L'histoire de Pondichery est pour les Français intimement liée à celle de cet homme. Nous ne sommes pas là

1. Alain Danielou, Histoire de l'Inde, Fayard, 1971, p.314.

ici pour relater les hauts faits de ces Français ni pour découvrir les raisons des échecs de cette tentative d'Empire français. Il est pourtant nécessaire de tracer dans ce chapitre les grands traits de cette colonisation jusqu'à l'apogée de cet empire pour pouvoir comprendre la vie quotidienne à Pondichery au temps de Dupleix.

La situation politique de l'Inde à la veille de la pénétration européenne

La pénétration européenne se coïncide avec l'affaiblissement du dernier éclat de l'Empire Mogol.

L'avènement d'Aureng-Zeb, "le dominateur du monde", en 1658, inaugure le déclin de la dynastie mogole qui est hâté par des guerres incessantes et un prosélytisme musulman intolérant.

Aureng-Zeb annexe à l'empire deux sultanats musulmans du Dekkan, Bidjâdpour et Golconde (1686-1687), mais doit faire face à des soulèvements indonistes tels que celui des "Jats" qui mèneront une longue guérilla au Sud de Delhi; les Sikhs se montrent des adversaires intraitables. Surtout, la lourde et inefficace machine de guerre s'enlise au cours des campagnes

interminables dirigées contre les Rajpoutes, les Maharattes leurs alliés, qui avaient autrefois constitué les éléments d'élite de l'armée de l'Empire, mais que le fanatisme musulman d'Aureng-Zeb a tournés contre lui.

Alors qu'au XVI^{ème} siècle, Akbar, le véritable fondateur de l'Empire, avait fait montre d'un grand libéralisme religieux, Aureng-Zeb, musulman sunnite intransigeant, puritain exténué de jeûnes, s'efforce d'amener par la violence la population à l'Islam. Dès 1669, il a ordonné la démolition de nombreux temples brahmanistes, s'attirant ainsi l'hostilité d'une grande partie des indigènes; il persécute aussi bien les musulmans chiistes, qui formaient jusqu'alors l'essentiel de l'armée mogole. Soucieux de relever la moralité publique, il prétend interdire la musique et les arts d'agrément, prend des mesures contre les blasphémateurs, prétend imposer une stricte décence dans le langage.

Cette politique coupe la dynastie des masses, au moment même où l'administration cesse d'être efficace et compétente. Elle prépare le démembrement de l'empire. Absorbé par les campagnes militaires dans le Dekkan, qu'il dirige en personne, Aureng-Zeb néglige les affaires publiques. Les gouverneurs, devenus héréditaires, pressurent les

populations; leurs officiers, corrompus, sont à la fois prévaricateurs et tyranniques. Le prélèvement fiscal excède la moitié du produit brut, les paysans fuient les campagnes, où les famines se multiplient, pour affluer dans les villes, où l'industrie est en déclin. L'artisanat cotonnier périclité. La désagrégation administrative s'accompagne d'une décadence démographique et économique généralisée.

Après la mort de Aureng-Zeb, des crises de succession sanglantes et confuses portent sur le trône de 1707 à 1719 des empereurs fantoches: Mohammed Chah règne jusqu'en 1748, puis vient Ahmed Chah; mais la décomposition de l'Etat s'accroît. Les gouverneurs de provinces se rendent indépendants sous réserve d'une vassalité décorative envers le Grand Mogol; successivement, le Haïderabad, l'Aoud et le Bengale se détachent de l'Empire.

Tandis que les Rajpoutes forment entre Gange et Hindous un chapelet de principautés confédérées, les rois mahrattes, bien secondés par des "Peichouas" de valeur, s'emparent par la force ou par l'intimidation du Dekkan septentrional et y implantent un type d'organisation féodal. Les Sikhs se saisissent peu à peu du Panjab.

Réduit à Delhi et à sa région, l'Empire de Mogol subit la menace du grand empire persan construit par Nadir Shah, qui a conquis l'Afghanistan, et qui, en 1739, s'empare de la capitale et la pille.

Les Européens, Français, Anglais et Hollandais témoins de cet affaissement de la domination mogole, vont tenter de tirer parti du vide politique et militaire qu'il crée.

Les débuts de la colonisation française en Inde

Bien qu'Henri IV et Richelieu eussent déjà compris l'importance du commerce et des rapports avec les pays d'Orient, les Français furent les derniers à se lancer dans la compétition et à s'assurer des bases commerciales en Inde et dans l'Asie du Sud-East. C'est Colbert qui, en 1664, prit l'initiative d'encourager la création de la "Compagnie des Indes Orientales" en comparaison de celle "des Indes Occidentales" pour coloniser le Québec. Ces compagnies seront financées par l'Etat. Toutefois les débuts furent maladroits. En 1667, une expédition commandée par François Caron, assisté d'un Persan appelé Marcara, arriva dans l'Inde. Un premier comptoir fut créé par François Caron

à Surat en 1668, et, en 1669, Marcara réussit à obtenir l'autorisation du Sultan de Golkonde pour l'ouverture d'un comptoir à Masulipatam. En 1672, les Français sous le commandement de l'amiral de la Haye, s'emparèrent de San-Thomé, près de Madras; mais ils durent l'abandonner très vite; San-Thomé fut occupé par les Hollandais.

Entre-temps, en 1673, François Martin et Bellanger de Lespinay obtin^{ent} du gouverneur musulman de Valikoudcpuram la cession d'un petit village situé au bord de la mer au Sud de Madras. "Ce fut le modeste commencement de Pondichéry".¹ François Martin, qui prit la charge de cet établissement en 1674, parvint par son courage, par son tact et sa persévérance, à le développer et à en faire un centre important. En 1674, le Nawab Shaista Khan du Bengale donna aux Français, au bord de la rivière Hougli, un petit territoire sur lequel le célèbre comptoir de Chandernagor fut construit entre 1690 et 1692.

Les Hollandais et les Anglais, s'opposaient à l'intrusion française, dans l'Inde, et cela rendit difficile la position des nouveaux venus. Pondichéry fut pris par les Hollandais en 1693, mais rendu aux Français en 1697 par le traité de Ryswick. Martin en reprit la charge et rétablit la

1. G. Jouveau-Dubreuil, Dupleix ou l'Inde conquise, Imp. Marseillaise, 1942, p.53.

prospérité du territoire, qui lorsqu'il mourut en 1706, avait atteint une population de 40 000 âmes, alors que Calcutta, la même année ne comptait que 22 000 habitants.

A Pondichéry, les gouverneurs qui succédèrent à Martin, ne surent pas continuer sa politique énergique, et les ressources de la compagnie s'épuisèrent. Les Français avaient cependant occupé l'île Maurice en 1721. Ils annexèrent Mahé, sur la côte occidentale, en 1725, et Karikal au Sud de Pondichery en 1739. Leur ambition restait toutefois strictement commerciale mais cette attitude changes après 1742 avec l'arrivée de Dupleix.

Joseph-François Dupleix, en 1739, était le Fétor de la loge de Chandernagor dans le Bengal. Sa mère, née De Massac, était de bonne noblesse. De 9 à 17 ans, il avait été l'élève des Jésuites de Quimper, où étaient éduqués les enfants de la noblesse bretonne.

Son temps le prédisposait aux idées princières; à la mort de Louis XIV, Dupleix était âgé de 18 ans et il partit pour l'Inde à l'âge de 24 ans; ces six années de jeunesse s'écoulèrent pendant la Régence du Duc D'Orléans. Dupleix rêva d'établir un empire français dans l'Inde, et cela le mit en conflit direct avec l'Angleterre. Mais Dupleix prit très

vite une grande influence dans les affaires politiques de l'Inde. Dupleix avait cette qualité - d'après Ananda Ranga Pillai - si rare qu'est le don de s'adapter aux moeurs des pays lointains. "Le gouverneur rit en dit que les Européens ne connaissent rien des moeurs du pays. Je répondis que, même ceux qui ont vécu dans l'Inde, quinze, vingt ou trente ans, paraissent, à ce point de vue, aussi stupides qu'à leur arrivée".¹ Cette faculté va lui être utile au conflit qui allait opposer les Français et les Anglais.

Les conflits anglo-Français en Inde : fin d'un rêve.

Le conflit des Anglais et des Français pour la domination de l'Inde dura plus de 20 ans. De 1740 à 1748, l'Angleterre et la France se trouvèrent dans les camps opposés, lors de la guerre de succession d'Autriche en Europe. Ceci força les deux compagnies, qui coexistaient assez paisiblement, à se battre. Dupleix devenu gouverneur de Pondichéry s'efforça de négocier avec les Anglais, pour éviter un conflit, dans l'Inde. Les Anglais refusèrent. L'arrivée de la flotte commandée par la Bourdonnais changea la balance des forces. La flotte anglaise se réfugia au Bengale, et les Français

1. Ananda Ranga Pillai, The Diary of Ananda Ranga Pillai, Madras, Printed by Superintendent Government Press, 1916 Vo. IV, p.462.

assiégèrent Madras qui se rendit après une semaine. Dupleix réussit à disperser la troupe de Nawab du pays Karnatak venue secourir les Anglais à Madras. La position des Français semblait très favorable, mais Dupleix et la Bourdonnais se querellèrent sur la politique à suivre. Une tempête endommagea la flotte, et la Bourdonnais retira ses navires de l'Océan Indien. Dupleix mit alors Madras au pillage malgré les promesses faites.

En 1748, une importante escadre commandée par l'amiral Boscawen, fut envoyée d'Angleterre et assiégea Pondichéry. Le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, mit fin au conflit et rendit Madras aux Anglais.

Le premier conflit avait démontré que la victoire était à celui qui dominait l'océan. La France était nettement inférieure dans ce domaine. De plus les Anglais avaient de nombreuses bases dans l'Inde et d'excellents ports à Bombay et au Bengale, alors que les Français n'avaient que leurs comptoirs sans aucun abri naturel. Mais malgré cela Dupleix ne s'était pas laissé décourager. Il entreprit d'assister certains princes indiens dans les conflits qui les opposaient les uns aux autres, certain que ceux-ci paieraient un bon prix pour

faire tourner la chance en leur faveur. "Je sais combien il est important de cultiver l'amitié de ces Princes; je viens d'un pays (le Bengal) où j'ai eu à faire une étude particulière de ce sujet "écrit^{-t-il} dès son séjour en Inde au Ministre à Paris.¹

Dupleix trouva bientôt des occasions favorables. Il allait soutenir la prétention de C. Sahib au trône de Karnatak, (Chanda Sahib). Il s'était associé avec Muzaffar Jang, petit-fils de Nizam-ul-Mulk qui prétendait au trône du Dekkan. Dupleix conclut des traités secrets avec Chanda Sahib et avec Muzafar Jang. En reconnaissance des services rendus, Muzaffar Jang nomma Dupleix gouverneur de tous les territoires de l'Empire mogol au Sud de la rivière Krishna et lui céda la pleine souveraineté des territoires autour de Pondichéry et de Masulipattam.

Mais les Anglais ont décidé de soutenir le rival Mohammed Ali. Ainsi les Anglais et les Français, bien que l'état de guerre n'existât pas entre leurs pays, se trouvèrent engagés dans un conflit à mort, déguisé sous la forme d'une assistance à des princes rivaux.

1. Dupleix, Lettre à Orry, 6 Octobre 1743, Archives du Ministère d'Outre-Mer, 2, p.80.

Mais Dupleix ne pouvait rien faire contre la force combinée des Rois Maharattes et de ceux de Mysore et des Anglais. De ce conflit Law et ses armées furent prisonniers. Et Chanda Sahib fut décapité.

La situation de Dupleix devint difficile mais il sut, par une habile diplomatie, gagner à sa cause les Maharattes et le souverain de Mysore et à s'assurer la neutralité du Raja de Tanjore. A la fin de 1752, il reprit des opérations militaires qui durèrent avec des succès variés, pendant toute l'année 1753. Il n'avait pas renoncé à prendre Trichnapoly. Mais son échec en Inde vint du gouvernement le Louis XV. On n'a pas pu comprendre en France la portée de la politique de Dupleix contrairement aux Anglais. On s'inquiétait du coût des opérations et des revers subits par les troupes françaises.

Un inspecteur appelé Godeleu fut envoyé en août 1754. Il assura immédiatement les pleins pouvoirs et renversa la politique de Dupleix. Les Français perdirent ainsi tous les avantages que Dupleix avait acquis. Dupleix fut rappelé finit ses jours dans la disgrâce et l'oubli.

"Si la compagnie française, qui était pourtant une entreprise gouvernementale avait reçu le soutien et la

comprehension que l'Angleterre porta à l'oeuvre de Clive et à la société privée qu'était la Compagnie des Indes Orientales, l'empire français de l'Inde n'était pas irréalisable".¹

Conclut Alain Daniélou. Mais n'empêche que les Anglais n'étaient pas si prêts à abandonner leurs acquis. Ils avaient surtout le gros avantage des ports biens établis, la baie de Bengal bien défendue, et un arrière-pays riche. Alors que les Français avaient d'énormes plages en plaine mal défendues, sans abri naturel.

Ce rêve de posséder l'Inde hantera encore quelques années les conquérants comme Napoléon. Mais après 1815 ces territoires resteront entièrement sous la surveillance bienveillante des Anglais. Et selon Sieyès, ils "auront vécu" comme des "pièces de musées".²

Malgré ces aléatoires politiques, la vie quotidienne à Pondicherry au temps de Dupleix a subi, sauf dans les villages une influence non négligeable. Et la présence du gouverneur et surtout de son épouse, se faisait sentir à Pondichéry jusqu'à la caste la plus défavorisée.

1. Alain Daniélou, Histoire de l'Inde, Payard 1971, p.311.

2. Lambert Saravane, Lettre à un ami, 3 avril 1946, Pondichéry.

CHAPITRE IILA VIE QUOTIDIENNE DES HINDOUS AU TEMPS DE DUPLÉIX

Sur la belle plage, baignée par un soleil brillant dans un ciel tout bleu de Pondichéry qui s'étend à un demi kilomètre, ville française conquise par Dupléix, aucun hindou ne vient se promener. Seul, quelques Blancs y errent avec leur famille. Quelle ^{en} est la cause? C'est que la ville a été scindée en deux parties par un canal : le quartier des Blancs et le quartier des noirs, autrement dit ville Blanche et ville noire.

Evidemment le quartier des noirs est l'habitation des Indiens en majorité hindous; les autres minorités sont les chrétiens et les musulmans. Le chiffre de la population de ce quartier est plus de 100,000 habitants. La vie sociale dans cet établissement comme dans le reste de l'Inde est caractérisée par la distinction des castes ou tribus qui composent la ville. Grâce au journal d'Ananda Ranga Pillai, on sait que les castes jouent un rôle principal dans le domaine rituel, dans la vie politique et économique. D'ailleurs, même actuellement, quelquefois les rues de la ville portent

les noms des castes tels que rue des Brahmans, des Vellas, des Comtis, des Tisserands, etc... La société tamoule est encore plus compliquée par la division entre castes de la main gauche et castes de la main droite.

Un fait important est à noter : "les conseils des castes" sont approuvés et favorisés par le système administratif et judiciaire français de l'époque. Le système des castes joue un rôle important par l'intermédiaire des conseils. Abbé Dubois remarque le rôle décisif des conseils de castes pendant son séjour dans les pays tamouls et surtout à Pondichéry. Il observe que ce système à Pondichéry est le principal responsable du fonctionnement satisfaisant de la structure sociale des tamouls dans les années qui suivent. Au sujet de l'administration sociale, chaque caste est une unité administrative autonome. Dans presque tous les villages, chaque sous-caste a son propre représentant sous le nom de "nattamaikkaran". Il exerce sa juridiction dans les affaires de la discipline sociale quotidienne. A Pondichéry, ces conseils des castes s'occupent des disputes concernant les droits de propriétés. Ananda Ranga Pillai remarque qu'il arrive que le gouverneur désigne parmi les membres principaux de différentes castes, un jury pour prononcer le jugement. La décision est écrite par le palais de justice et le comptable de la ville et ensuite elle est approuvée et signée par le

gouverneur Monsieur Dupleix. Les conseils de différentes castes se regroupent lorsqu'il s'agit d'un problème d'intérêt général. Le chef d'une caste est élu par une assemblée dans la même caste. Quand le chef meurt, en principe son fils le succède. Cette assemblée de la caste est autorisée par la police et elle constitue de tous les chefs de la famille de cette caste particulière. Le chef est élu par la majorité des votes ou par la voie suffrage (appelée "kuta vólai" en tamoul). Les conseils des castes en plus s'occupent des problèmes liés au mariage et aux moeurs et coutumes.

I. Les Castes à Pondichéry

Les tamouls à Pondichéry appartiennent aux plusieurs castes. Ces nombreuses castes qui se trouvent dans cette ville peuvent être regroupées en trois divisions principales: Les Brahmans, les non-Brahmans et les pariahs.

a) Les Brahmans

Le classement cité ci-dessus indique le premier rang occupé par ces derniers dans la société ce qui n'empêche pas les trois sub-divisions principales qui sont: Les Smartals (les dévôts de Siva) les Sree Vaishnavas (les dévôts de Vishnou) et ensuite les Madavas qui vénèrent les deux.

A l'époque, les brahmans sont l'objet de la plus haute vénération dans la société et par respect qu'ils inspirent ils peuvent circuler dans tout le pays sans crainte d'être arrêtés ou insultés comme cela arrive fréquemment au reste du peuple. Les Blancs ne manquent pas de tirer profit de ce respect du peuple. Ces prêtres, occupent, au fur et à mesure, des emplois intéressants dans l'administration. Ils sont nommés assez souvent comme des messagers ou "ambassadeurs", par les Français + comme nous le montre Yvonne Gaebelé dans son livre: "Pendant la guerre que nous eûmes avec le prince Bayana, nous avons mis à profit ce caractère d'inviolabilité des brahmans en les chargeant de nos lettres pour Pondichéry".¹ Ils font du commerce et ils sont même des fonctionnaires de la compagnie.

Toutes ces fonctions ne les font pas pour autant sortir du cercle de l'orthodoxie. La nourriture végétarienne, par exemple, est strictement maintenue. Pas de question de laisser-aller. Quant aux non-brahmans, eux, ils mangent la viande sauf certains jours comme Amavasai (la nouvelle lune), Kirthigai, pendant certaines cérémonies et fêtes religieuses la nourriture reste végétarienne. Même le festin du mariage

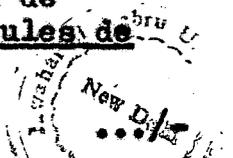
1. Gaebelé (Yvonne), Créole et Grande Dame, Etudes historiques, Pondichéry, 1956, page 31.

est exemple de la viande. Comme aujourd'hui, les tamouls avaient l'habitude de manger sur les feuilles des bananiers, jetées aux ordures comme objets souillés, le repas fini. Tout reste de nourriture et toute personne qui a touché à ce reste devient impure et odieuse. Voilà pourquoi une assiette est considérée comme un objet souillé qu'à part la personne qui s'en sert, d'autres ne peuvent pas la toucher. On la met dans un coin bien loin du contact d'autres objets et d'autres personnages. Cette habitude si profonde rentre même dans les chansons folkloriques tamoules: "Toi le dégoûtant! Tu as mangé de la viande de porc, toi. Tu as léché l'assiette de la porcelaine toi..."¹. Cette coutume s'emploie même pour les non-brahmans.

Un brahman orthodoxe se lève à une heure et demie avant la levée du soleil, se brosse les dents avec une feuille de manguier ou une écorce d'accasier arabica et se baigne dans la rivière ou dans l'étang, en restant dans l'eau au moins jusqu'aux genoux et en évitant de respirer le plus longtemps possible. La syllabe mystique dont il utilise dans ses prières et qu'il répète lentement neuf fois est faite du son magique "ôm" qui symbolisent la triple manifestation de l'Être suprême en Brahman, Vishnou et Siva. Cette pratique nommée "Surianamaskaram"

1. Reporte dans la thèse du 3^{ème} cycle en préparation de
Mme Madanacalliyany, S: Chansons folkloriques tamoules de Pondichery, avec son aimable permission.

TH-2021



est un rite quotidien qui n'est pas tombé dans l'oubli encore de nos jours "This performance of Surianamaskaram is considered to be capable of restoring on the observer of the custom, supreme knowledge which means the knowledge of the end and aim of life".¹

b) Les non-brahmans

Ils forment la grande majorité par le nombre.

Les sub-divisions des castes de non-Brahmans sont très complexes et compliquées : Vellala, Yadava, Chetty, Comtis, Patunulkaran, Pali, Reddi, etc.

Dans le rang social, les Vellalas occupent la deuxième place. Ils font partie des castes de cultivateurs. Les Vellalas étant très nombreux tiennent le premier rang parmi les Sudras. Parmi eux, ceux qui sont éduqués s'appellent les "Modalis". A Pondichéry la plupart des Vellalas s'engagent dans l'agriculture, le commerce et dans le service d'Etat. Mais nous avons l'exemple célèbre d'Ananda Ranga Pillai qui fut le ministre de Dupleix. A part les Vellalas, il y a d'autres castes - les tamouls qui forment les groupes des artisans et des commerçants. Entre outre, les castes d'ouvriers sont plutôt distinctes vis-à-vis des castes des cultivateurs.

1. Jagadisha Ayyar - South Indian Customs:
Madras, the Diocesan Press Vepery, page 22.

Parmi les groupes des artisans, les cammalars occupent une position spéciale dans la société tamoul "kanalan" ou kannalar signifie celui qui est maître de l'oeil c'est-à-dire celui qui fait de belles choses. Il est inutile de rentrer dans les détails de leurs subdivisions, chaque sous-caste de cette catégorie peut être le sujet détaillé d'une étude plus approfondie. Mais ici, je vais me contenter seulement d'une étude simple des charpentiers et des orfèvres qui montre leur vie simple et pleine de labeur artistique. Le livre de M.E. Burnouf nous donne une étude approfondie de ce chapitre "Les instruments qu'emploient les charpentiers sont la gache, la scie, le ciseau et le rabat. Une cour leur sert d'atelier et la terre d'établie. Leur pied est le seul moyen de résistance qu'ils sachent opposer aux efforts de leur bras. Ils imitent à la perfection les ouvrages européens qu'on leur donne pour modèles. Les moyens qu'emploient les orfèvres pour travailler les métaux sont d'une extrême simplicité. Ils n'ont ni cheminée ni fourneau. Leur brasier est un grand vase plein de charbon. Leurs ustensiles sont une enclume, un creuset, des marteaux et quelques limes mais leur patience et leur dextérité suppléent à l'imperfection de leur outils, et ils font quelquefois des ouvrages qui égalent ce que l'industrie

européenne produit de plus achevé".¹

Enfin le tissage fut une activité importante puisque d'après le proverbe tamoul, "l'habit forme la moitié de l'homme" chacune des parties du métier à tisser est censée personnifier un déva ou un ascète. Les tisserands de Pondichéry sont principalement groupés à Moutalpeth qui est un grand centre de tissage, qui habille la ville malgré les progrès de l'industrie. Les tisserands s'en tiennent à leurs métiers et ils sont réfractaires à toute innovation. Vivant en groupes, ils associent leurs efforts. C'est le contraire du chetty qui n'admet aucune ingérence dans ses affaires et ne compte que sur l'effort individuel.

Passons maintenant à la troisième catégorie de la population pondichérienne de cette époque.

c) "Les Basses Castes"

Les soi disant basses castes comprennent les Pariahs, les Pallans, les Sakklis et les tolis. Ces sub-divisions presque aussi nombreuses que les dernières admettent pour autant une qui tient tête aux autres par le grand nombre à cette époque. D'où une étude détaillée sur leur vie: c'est

1. Anonyme, Pondichéry en 1746, société de l'histoire de l'Inde Française, Pondichéry, page 26.

la caste des Paraiyas; les Intouchables. Ce sont les futurs harijans de Mahatma Gandhi.

Le mot "pariah" vient du Parey-an qui, selon l'idée occidentale signifie l'homme de tambour, le suffixe "an" signifiant homme. Le Pariah s'est identifié avec son tambour. Dès l'enfance il apprend à jouer cet instrument selon les divers modes et inflexions, tristes ou gais, graves ou légers etc. En fait, le tambour joue un rôle très considérable et très fréquent dans la vie quotidienne des gens de Pondichéry. Le Pariah et son tambour sont mis en réquisition à l'occasion d'une naissance, d'un mariage, des funérailles ou des fêtes des temples. A l'époque de Dupleix, un nombre important des Pariahs s'est mis au service des Français. Écoutons un auteur anonyme à ce propos "A Pondichéry toutes les maisons des Français sont pleines de domestiques indiens qui ne voudraient pas manger avec leurs maîtres excepté ceux qui sont parias".¹

Dû à leur origine ethnique ils suivent la plupart du temps des moeurs et coutumes des tamouls mais plutard et surtout pendant le gouvernement de Dupleix, "un très grand nombre de Pariahs de toutes classes ont embrassé la religion chrétienne".² Ainsi ils ont acquis un grand nombre d'avantages

-
1. Anonyme, Pondichéry en 1746, société de l'histoire de l'Inde Française, Pondichéry, page 26.
 2. Mgr. Fr. Laouenan, Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme, Pondichéry, Imprimerie de la mission catholique 1884, Tome I, page 121.

qu'ils ne pouvaient obtenir dans la société hindoue. Ils se libéraient du joug de la religion dans laquelle ils n'avaient aucun espoir d'acquérir une promotion dans le statut social. Les fonctions dans le gouvernement et la conversion leur ouvraient à l'époque un nouvel horizon de "liberté, d'égalité et de fraternité" si l'on pouvait employer les termes de la constitution française.

d) La division des castes en main droite et en main gauche.

Une particularité importante dans le système des castes à Pondichéry à l'époque de Dupleix était la division de la société entre castes de la main gauche ou de la main droite. "La plupart de ces castes appartiennent à la main gauche ou à la main droite".¹ Le métier et le statut social ne semble rien à avoir avec cette division singulière des castes en deux groupes rivaux : "Valangai et Indagai". On ignore la cause de cette division, F.W. Ellis est dans l'opinion que le contact avec les pays étrangers suscite certains changements dans les coutumes d'une section du peuple. En vertu de cette raison les propriétaires terriens qui sont en principe les conservateurs, les détestent et les dissensions

1. Dubois (Abbé), Moeurs, Institutions et cérémonies des peuples de l'Inde, Volume I, Paris I. S. Merlin librairie (1825), page 16.

sociales donnent naissance à ces deux fragmentations. Pourtant, il reste à noter que le contact actif avec les étrangers date seulement du 17^e siècle, tandis qu'on trouve l'existence de cette division dans la société, bien avant dans l'histoire. Gustav Appert constate que cette déchirure sociale est due aux regroupements de industrialistes vis-à-vis des agriculteurs.¹ Mais cette distinction des castes ne se base pas purement sur la division entre les agriculteurs et les industrialistes ou les commerçants. Pour citer un exemple, les chettys, une communauté commerçante, est considérée comme l'une des castes "de la main gauche" alors que les "comitys", une autre communauté commerçante, appartiennent aux castes "de la main droite". Donc il est clair que cette fissure entre deux classes sociales ne se base pas sur la différence dans la profession exercée ou la religion pratiquée. On peut dire que les théories différentes proposées ne donnent pas une explication satisfaisant sur l'origine de cette division. D'après Abbé Dubois l'origine de cette division doit être attribuée aux causes sociales plutôt qu'au contact étranger. Chose curieuse, cette division existe même parmi les chrétiens et les Parias. La distinction entre castes de la main droite et celles de la main gauche suscite plusieurs disputes parfois même sanglantes sur la vie

1. Oppert (Gustav) : Original in habitants of Bharatavarsher (West minister 1893), page 85.

quotidienne. Si je dis que ces distinctions ont formé deux classes qui se haïssent ne serait pas une exagération: le journal de Ananda Ranga Pillai donne une importance non négligeable à ces disputes au temps de Dupleix. Nous voilà devant un exemple : "Friday May 10. Before he came, the right hand caste people formed a great crowd and stood before the governor. He then asked why they had come. I said, Muttulagappa chetti, grandson of the company's merchant cuddalore Kumasappa chetty, rode yesterday on a white horse to the festival at Puutupettai. Only the R.H.C. may use a white horse, a white umbrella, white gown, white flay..."¹

II. La Vie en Famille

Pondichéry est un accident dans l'histoire de l'Inde. C'est une poche dans le pays tamoul. Si Pondichéry jouit d'une administration différente du reste du pays, la vie quotidienne n'est pas trop différente. Il y en a eu peu d'influence étrangère dans la vie de tous les jours de ces familles aux traditions très anciennes. Dans une étude plus poussée, on pourrait voir les différences de mode de vie quotidienne dans chaque caste. Pour une étude sommaire, nous

1. The diary of Ananda Ranga Pillai, Volume V, printed by Superintendent Gouvernement Press, Madras, 1916, p.27.

commençons par la famille communautaire.

a) La famille communautaire

En principe dans toutes les familles tamoules les membres vivent ensemble en "joint family" selon l'appellation anglaise. Ce système de la famille communautaire subsiste, encore à Pondichéry comme dans le reste des pays tamouls. Voilà ce qu'un voyageur français raconte à propos de ce système. "Après la caste vient la famille. Les membres de la famille sont très attachés les uns aux autres; il existe entre eux une paix et une harmonie qui attire l'attention des étrangers. Ils demeurent trois ou quatre familles dans une même chambre".¹

D'après ce système, le fils aîné et sa femme jouent un rôle principal dans les affaires de la famille communautaire obéissant à un patriarche s'il y en a. Ils décident tout. Le membre âgé de la famille traditionnelle s'occupe de finance car tous les membres gagnants cèdent leur apport à ce dernier qui le partage d'une manière équitable à tous les membres en donnant la même ration en dépit de celui qui gagne beaucoup ou moins. Une particularité de ce système c'est qu'il donne la protection suffisante à tous les membres de la famille en

1. B Bambot (Zenobia): Les voyageurs français dans l'Inde aux 17 et 18^{ème} siècle, Paris, Librairie Ernest Leroux, 1933, p.107.

temps de chômage de maladie grave. Mais il faut aussi remarquer que ce système a ses défauts. Il encourage un manque d'initiative et de confiance en soi de la part des autres membres non gagnants, ou cadets.

Ce système bien que tendant à disparaître à notre époque vu que les enfants sont employés dans des endroits bien éloignés, subsiste encore dans certaines familles. Mais il n'arrive que ces gens qui vivent cloîtrés dans leurs castes s'unissent très souvent dans des occasions comme les cérémonies même si elles sont des fêtes de famille.

b) Les fêtes de famille

Les fêtes de famille sont très nombreuses à Pondichéry. Elles suivaient l'ordre suivant: naissance, puberté, mariage, grossesse etc... pour finir si on peut se permettre par la mort.

Naissance

Lorsqu'un enfant est né, après une semaine ou trois semaines de sa naissance, on fait une grande cérémonie appelée "namakarna". Ce jour là, on met le bébé dans le berceau et on lui donne un nom. A cette époque, il est souvent d'usage de donner à un nouveau né le nom des grands parents. Il y a

également une grande fête qui s'appelle "Annaprasanna" le jour où l'on donne le premier aliment solide à un enfant. "Les Hindous ont 10 cérémonies religieuses et purificatoires pour des enfants depuis la conception jusqu'à et y compris le mariage".¹

A la fin de la première année ou la troisième, la cinquième, ou la septième on lui perce l'oreille avec un fil d'or et on lui rase la tête. Cette fête qui est célébrée grandioisement est faite toujours dans le temple.

La fête de puberté ou "Manjatanni"

Lorsqu'une fille est arrivée à l'âge de puberté on lui donne des fêtes "Monday (15 June 1744). This morning at 7 Indian hours and three quarters after sunrise, on Panchami, under the constellation Maghanm Papal (l'une des filles d'Ananda Ranga Pillai) attained puberty. Monday 29th June or 19th Ani the nuptial marriage of papal was celebrated."² La jeune femme ne paraît pas dans la maison parce que l'état de souillure où elle se trouve pour la première fois de la vie l'exclut durant quelques jours et l'oblige de se tenir dans

1. Martinet (F), l'Inde et les Hindous, ceide, E.J. Britt, (1914), page 61.

2. Le journal d'Ananda Ranga Pillai, Vol I, page 256.

un lieu séparé. Après la purification d'usage, elle rentre dans la maison, on fait sur elle une foule de cérémonies qui a pour but d'arrêter les effets des maléfices et de la facination des regards. Dans une société aux règles extrêmement dures pour les femmes, cette cérémonie a pour but d'annoncer à la société qu'il y a une fille à marier dans la famille.

Mariage : Le mariage est considéré comme une union sacrée parmi les tamouls. Le mariage d'enfant est très commun à cette époque. Les tamouls de bonne castes évitent autant qu'ils le peuvent de contracter des alliances étrangères et ils cherchent toujours à marier leurs enfants dans des familles avec lesquelles ils sont déjà unis par les liens de consanguinité ou d'affinité. En principe, la polygamie, n'était pas pratiquée par la majorité quoiqu'elle ne fût pas défendue mais on trouve souvent l'existence de ce système dans les hautes castes, comme les "Chatrayas". Les écrivains contemporains comme Ananda Ranga Pillai et les voyageurs étrangers donnent quelques détails intéressants sur la cérémonie du mariage.

La cérémonie du mariage dans la caste brahmane dure pour cinq jours tandis que pour les autres castes, elles dure 2 jours. Il y a plusieurs rites à célébrer. La cérémonie

du "tali" est la plus importante. Le mariage se termine avec une procession solennelle dans les rues, cette procession a lieu le soir avec beaucoup de lumières et de feux d'artifices. Le nouveau couple se met dans un palanquin. Lorsqu'ils atteignent la maison, les femmes font la cérémonie d'Aratti¹, pour neutraliser l'effet "de mauvais oeil". Ces genres de cérémonies sont rarement faits à l'intimité. Donc la foule de parents et d'amis y convergent. Pour eux, participer à tout ceci fait partie de la vie quotidienne et aussi d'avoir un contact avec de nouvelles figures. La présence de certaines personnalités était exigée pour l'honneur des familles qui organisent les cérémonies. Plus souvent Dupleix et sa femme assistaient aux mariages. Et Ananda Ranga Pillai confesse dans ses mémoires que Dupleix fixe une somme de mille cinq cents roupies pour sa présence à chaque mariage et pour celui de Ananda, le prix était seulement Rs 250 par exemple nous avons cette citation qui parle de cette habitude: "Comme Monsieur le gouverneur est venu, voici la manière dont on lui a fait un présent, on a donné en secret mille roupies à Monsieur le gouverneur et cent à Madame sous le pandale".² Ce pot-de-vin confessé par le

-
1. Un morceau de camphre est brûlé sur une feuille de bétel qu'on dépose dans l'eau colorée au rouge par le mélange de la chaux et l'eau du jaune.
 2. Citation rapportée par Yvonne Robert, Gaebelé du journal d'Ananda Ranga Pillai dans son oeuvre: Créole et Grande Dame, Etudes historiques, Pondichéry, 1956, page 110.

journal d'Ananda Ranga Pillai ne manque pas de montrer les vices des mœurs qui font aussi partie de l'habitude de cette époque. La cérémonie, la plus importante et la plus imposante est le mariage. Mais par contre, le divorce n'existe presque pas. Il est inimaginable, il est possible seulement lorsque la femme commet l'acte d'adultère. L'adultère est sévèrement punie.

Une femme ou une fille autre que les prostituées de profession qui est convaincue de s'être laissé séduire, surtout si les fruits de sa faiblesse se manifestent par la grossesse, est condamnée à payer une amende presque toujours; de plus elle est obligée de subir d'autres punitions plus honteuses. En voilà quelques documents des archives de Pondichéry concernant les punitions des femmes à l'époque de Dupleix. "Le 15 août 1760, il a été porté à la connaissance de M. Langarène, agent de la compagnie et capitaine de la prison, qu'un nommé Ramane, de caste Valanga, avait séduit la femme de couppane de même caste M. le lieutenant gouverneur prévenu du fait, à inviter les chefs de caste résidant dans sept cherys à juger l'également et consciencement l'affaire. Ils le rendirent coupable d'adultère et le condamnèrent à recevoir

55 coup de rotin et à payer une amende de 5 roupies. En ce qui concerne la femme, elle serait mise à genoux dans le "chéry" devant le public, qu'il serait versé sur sa tête de l'eau mêlée de bouse de vache et qu'elle serait frappée de vans et de balais par chaque femme mariée de ce "chéry." Signés:

Manouvel Savéry

Maria Savéry

Saveri Mouttou

Razane

Mottéane".¹

La fête de grossesse

Lorsqu'une femme mariée devient enceinte pour la première fois, les cérémonies ne cessent pas de finir non plus. Dans toutes les castes, ce serait une espèce de honte pour une femme et même pour ses parents si elle ne fait pas ses premières couches dans la famille paternelle. La mère de la femme vient donc la chercher vers le septième mois de sa grossesse. Avant de quitter la maison de son mari, on fait une grande cérémonie qui s'appelle "Soulu" ou "Valaikappu". On la pare de jolis bracelets et de bijoux. Les invités ont un bon festin toujours végétarien. Lorsqu'une femme va chez ses parents pendant sa

1. Archives du guffe de la chaudière de Pondichéry 244 -
15 août 1766 jugement N°.66.

grossesse, on ne lui permet de s'en retourner qu'après son parfait rétablissement. En la congédiant la mère doit lui faire présent d'une toile neuve et de quelques bijoux de plus ou moins de valeur, selon ses facultés et les usages de la caste.

Les funérailles

Comme le mariage, les funérailles sont longues et détaillées et pour des tamouls surtout, ces cérémonies sont obligatoires. Elles sont sévères et dévouées et elles amèneraient l'âme, directement à "Moksha". Les Brahmans et les non-Brahmans brûlent les corps tandis que les Pariahs les enterrent. On lave le corps, on lui met au front du sandal et des guirlandes de fleurs. Enfin, on le place sur une espèce de lit pour porter au bûcher: "Sur cette longue perche, on attache en travers, avec des liens de paille, sept tringles en bois. C'est sur cette espèce de brancard appelée "Padé" qu'est posé le corps du défunt".¹ Les femmes pleurent les morts par des chants qu'on nomme "oppari" et elles n'assistent jamais aux pompes funèbres qui ont lieu au champ crématoire. Le chef des funérailles fait trois fois le tour du bûcher, sur lequel, il

1. Dubois (Abbé) Mœurs, Institution et cérémonies des peuples de l'Inde, Volume I, Paris I. S. Merlin librairie (1823), page 205.

répand l'eau qui découle par un petit trou d'une cruche qu'il porte sur l'épaule et il casse ensuite la cruche près de la tête du mort. Enfin prenant la torche, il met le feu aux quatre coins du bûcher. Le deuxième jour après la mort s'appelle la libration de lait. Le chef des funeraillles recueille les os qui ont résisté à l'action du feu en invoquant la clémence des Dieux sur le défunt. Le quatorzième jour après la mort, on fait le "Karmadi", ceci est fait dans le but de purifier l'âme pour aller au paradis. Le deuil dure jusqu'à la première anniversaire du décès, pendant cette période, il est interdit de célébrer ou de participer à des fêtes. Chaque année on célèbre l'anniversaire du décès que les tamouls appellent "Devaslam", "Amavasai", (le jour de la nouvelle lune) et "Kirthigai" sont des jours dédiés au culte des morts et des ancêtres. Les corbeaux occupent une place importante dans ces cultes mortes de la famille, ces fêtes sont pour but d'aider les ancêtres de continuer à rester au paradis.

c) La condition des femmes

Plus souvent les femmes sont séquestrées par leur mari ou par leur père et leur mère. Elles n'ont pas d'autre liberté que de paraître à la porte de leur maison.

Le statut social

Une femme tamoule est faite pour être dans un état continuel de dépendance et de soumission. Dans aucune circonstance de la vie elle peut devenir maîtresse de sa personne. L'éducation des femmes est totalement négligée à part quelques exceptions dans certaines familles. Piler et faire bouillir le riz, faire des travaux domestiques, labour dur sont tout ce qu'une femme indienne doit savoir. Les femmes s'amuse^{nt} quelquefois à chanter lorsqu'elles sont seules et en faisant leurs travaux domestiques ou bien à certaines occasions comme cérémonies nuptiales mais elles n'oseraient jamais chanter devant des étrangers.

En voyage, les hommes marchent toujours devant et les femmes les suivent à quelques pas derrière. Leur ajustement consiste en un morceau de toile de n'importe quelle couleur mais de préférence, elles portent des couleurs vives qui les couvrent depuis la ceinture jusqu'aux bras. Elles sont la plupart du temps ornées de bijoux, ce qui explique qu'elles sont comme des poupées d'ornementation ceci n'est vrai que pour des femmes ayant leur mari car elles ne conçoivent pas le bonheur sans lui.

La veuve

A la mort de son mari, une femme tamoule se roule par terre comme un maniaque, elle s'arrache les cheveux et elles donnent plusieurs autres signes très violents pour montrer son désespoir. Si à cette époque, le sati est pratiqué couramment dans le ^{reste} rite du pays. Il est à noter qu'à Pondichéry ce coutume avait tendance à s'éteindre. Les satis sont rares et du moins, les documents ne relatent que des cas isolés. Par contre on parle amplement des veuves. Une veuve perd tout respect social en comparaison avec les femmes mariées. Le deuil d'une veuve dure jusqu'à sa mort car elle ne peut se remarier. A la mort de son mari, elle enlève le tali et elle casse les bracelets. En bref, il existe toute une cérémonie où prennent part seulement des veuves.

Malgré que le gouvernement a permis le remariage des veuves dans l'Inde moderne, ce genre de choses était de faible pourcentage.

III. Les Fêtes Tamoules à Pondichéry

Les cérémonies sont liées à la vie sociale car elles groupent souvent amis et parents comme notés ci-dessus.

Mais c'est souvent pour les familles des dépenses onéreuses dont on ne peut se libérer très facilement. Et souvent les familles s'enlisent dans des dettes. Un homme ou une femme depuis sa naissance jusqu'à sa mort a des phases de croissance qui sont célébrées chacun à son tour. A ces cérémonies familiales s'ajoutent les fêtes. Les fêtes tamoules sont l'expression collective et sociale de systèmes généraux de pensée, l'expression d'une philosophie de la vie et elles manifestent les principaux caractères de la mentalité d'un peuple. On peut diviser les fêtes à Pondichéry en deux parties: 1) les fêtes publiques religieuses; 2) les fêtes religieuses en famille. Il est aussi intéressant de mentionner ici les superstitions en vigueur à cette époque.

a) Les fêtes publiques religieuses:

La fête de Mariamme ou Mariattale

Cette divinité est la grande déesse que l'on invoque surtout dans les cas des varioles. Cette fête est célébrée par les hindous qui veulent expier leurs péchés et même ceux des autres. Autre fois cette déesse n'était vénérée que par les basses castes mais de nos jours, tous les hindous sans exception participent à son culte. Le jour de la fête, 9e jour après la nouvelle lune du mois de Tave (Janvier/Février),

les fidèles se soumettent à des cruelles tortures dont la plus commune est la suivante : "Un mat de 7 ou 8 mètres est planté au milieu du terrain où doit se célébrer la fête. Une flèche en bois la traverse et se termine d'un côté par un gros crochet de fer auquel va être suspendu le patient. Le côté opposé en s'abaissant progressivement servira de levier pour le soulever en l'air. Avant de subir cette épreuve, le patient aura soin de se purifier le corps et l'âme par des ablutions et le jeûne rituel. Il s'ornera le cou de guirlandes de mougri (jasmin sauvage) et... nous allons dire au supplice avec une cramerie que, seules, peuvent lui donner une foi invincible et la persuasion que son acte lui attirera des grâces toutes particulières".¹

On passe au patient un crochet de fer dans le gras du dos après on fait gonfler les chairs pour donner plus de prise au crochet. Le patient est alors soulevé de terre et pendant un quart d'heure, on le fait tourner devant une grande foule qui ramasse pieusement toutes les fleurs de jasmin qu'il arrache de sa guirlande pour les jeter devant lui.

A la fin de la cérémonie, on étale sur la plaie une couche de safran et de boue de vache, qui a pour effet de la cicatriser au bout d'une semaine.

1. Closets d'Erray (H de), Histoire de l'Inde Française (1664-1814) (Institution, religieuses et artisanales de l'Inde, son folklore), Pondichéry, Bibliothèque Publique (1940), p.83. :.../-

Grâce à la civilisation, l'usage de se suspendre à un crochet n'est pas généralisé. S'il est des fidèles qui s'y soumettent encore, la plupart d'entre eux se transpercent les joues, la poitrine et les mains avec des aiguilles longues et pointues, ce qui provoque une moindre effusion de sang.

La fête du feu

Cette fête appelée en tamour "Nérouppou tirounal" ne se célèbre pas en l'honneur du feu (Agni) comme son nom semblerait l'indiquer mais en mémoire de Draupadi ou Drobadéamin, qui avait épousé en même temps les cinq fils de Pandou ou Pandavas (leur père était l'un des anciens rois de Delhi).

C'est le quatrième vendredi du mois d'Ady (Juillet/Août) qu'a lieu la marche des fidèles sur des chardons ardents. La fête est célébrée en mémoire de l'acte qu'accomplissait Drobadéamin pour se purifier, chaque fois qu'elle sortait de la couche d'un des fils de Pandou et avait envie de vivre ensemble avec l'un de ses frères.

La cérémonie commence par une procession autour du brasier qui mesure environ deux mètres de longueur. On suit en chantant, les images de Drobadéamin et d'Ardjouna, l'un des cinq époux placés sous un dais fleuri.

Avant de marcher sur les charbons ardents, les fidèles s'ornent la tête de fleurs, ils s'appliquent de la cendre sur le front et s'enduisent tout le corps de safran.

Quelques-uns parcourent le brasier avec des enfants sur les bras et d'autres se livrent à des exercices d'acrobatie, tous sont animés d'une foi qui est manifestée par des tortures corporelles. Ils acceptent la douleur passagère qu'ils éprouvent comme un rançon de leurs péchés. La même fête est encore célébrée avec le même culte religieux qu'auparavant dans le temple qui s'appelle "Draudiamin Koil".

La marche sur le feu se passe dans beaucoup de villages comme à Karrouvadikkupam et à Mouroungappakem à quelques kilomètres de la ville. La légende nous dit que Draubadamin met le bout de son sari qui s'appelle "le moudani" pour couvrir le brasier quand les fidèles traversent. La photographie n'est pas permise pendant la marche et les vieux gens qui ont participé à la fête nous racontent qu'une fois un étranger qui essayait de photographier la marche sur le feu, avait perdu ses deux yeux. Après la marche sur le feu, elle recevait ses fidèles sur le bout de son sari ainsi adoucissant la douleur pas agère des dévôts. Le char se place en face de l'endroit où se passe la marche sur feu.

Après la cérémonie, les cendres du brasier sont distribuées aux assistants ainsi que les fleurs des guirlandes dont s'étaient ornés les pénitents.

La fête de Villianour

La pagode de Villéanour qui s'appelle en tamoul "Coquilamballe Koil", est dédiée à Siva et à son épouse Parvati. On les adore sous les noms de Tiroucamisuvaram et de Coquilamballe. La fête, qui s'y célèbre annuellement, dure une décade et elle finit le jour de la pleine lune en Vaigacy (mi-mai, mi-juin) par une procession sur l'étang dit Teppal. Le 9^e jour a lieu la procession du char qui se déroule avec tout le cérémonial usuel usité. "On se rendait en bandes à Villéanour pour la procession du char autour des murs d'enceinte de la pagode, procession qui a lieu encore aujourd'hui une fois par an".¹ Et un peu plus loin Mme Duplex relate que "... bien souvent les dames européennes et portugaises de Pondichéry, sont venues avec nous comme en partie de plaisir, pour assister aux cérémonies bizarres du culte".²

Après avoir promené le Dieu dans un char, on le place sur un radeau flottant sur le lac où les Brahmins, les danseuses et les musiciens attachés au Temple, entourent la

1. Gaebelé (Yvonne), Créole et Grande Dame, Etudes historiques, 1956, Pondichéry, p.36.

2. Ibid., p.38.

statue de Dieu. Le radeau se déplace et il fait le tour du lac sous les regards d'une foule énorme recueillée en une intense émotion religieuse. A ces fêtes de Villianour, comme de nos jours, les petites boutiques hindoues montrent leurs étalages de pâte sucrées, de fritures de toutes sortes et on vend même les belles poupées faites par les cassévines, les potiers. Le gouverneur et toutes les notabilités de Pondichéry et parfois même les Européens ne manquent pas d'y assister.

En dehors des attractions de la fête, ils sont intéressés par les sculptures qui ornent le hangar, les piliers de la cour intérieure. "On y trouve entre autres, 4 Ganeshas, soigneusement huilés, qui sont l'objet d'un culte particulier des fidèles, un Soubramanian avec son paon, un Kali ayant quatre corps et un Narasimha (Vishnou en homme lion) tuant le géant "Yaraniyan, Hiranyo".¹

A part ces fêtes, le chroniqueur Ananda Ranga Pillai parle de la célébration d'autres fêtes à Pondichéry telles que la "fête de Kinither", chittirai Pournami. La fête Kinther se déroule le mois de chittirai (mi-avril et mi-mai) dans le

1. Closets d'Erray (H de), Etudes sur les fêtes Religieuses Brahmaniques et Musulmanes au sud de l'Inde (leur origine, leur signification, leur mode d'observance), Pondichéry Imprimerie moderne (1935).

temple qui s'appelle "Camatchi Amin Koil" à Pondichéry. La fête de Kinither a lieu chaque année mais depuis cinq ou six ans, on ne la célèbre plus. La raison étant le manque d'initiative des peuples après la disparition des grandes tête de la ville et le temple paraît-il, n'a pas assez de revenus pour se permettre à faire une telle dépense et image est elle-même est très délabrée pour être mis en procession.

b) Les fêtes religieuses en familles

Il existe plusieurs fêtes à Pondichéry et parmi celles-ci, je me contente de mentionner ici quelques unes pour cette étude sommaire. Les fêtes sont celles des saisons et entre autre les pluies.

Fête de Pongal

Le pongal ou fête de la joie commence la veille de l'entrée du soleil dans le signe de capricorne. C'est le début d'une période de six mois heureuse à tous les points de vue.

Cette fête est observée pendant 4 jours. Le 3e jour est consacré pour les boeufs. C'est un hommage à cette bête qui a oeuvré durant toute une année dans les champs. Est-ce cette coutume qui a été l'origine de ce fameux mythe "la vache sacrée à l'étranger? Le 4e jour s'appelle "Karinal"

c'est le jour où les tamouls bénissent les plus jeunes et surtout les serviteurs en leur donnant de l'argent c'est plutôt l'équivalent du 13e mois du traitement que les serviteurs reçoivent car ils n'ont pas de congés payés et ni de retraite. Pongal est la fête de la moisson, la fin du labour d'un an.

Cartigay Dipam

Cette fête a lieu en novembre ou en décembre le jour de la pleine lune de cartigay. On la célèbre en l'honneur du feu, que les tamouls révèrent sous le nom d'Agni. A l'occasion du Cartigay Dipam toutes les maisons sont éclairées après le coucher du soleil, par des lampes en terra cotta ou argile cuite. Ces lampes s'appellent "Agal" (nom tamoul qui désigne cette lampe) sont allumées et placées devant le seuil des maisons. Les enfants prennent aussi part aux réjouissances de la fête. On les voit s'amuser pendant 3 jours à tourner les "Carti" (torches de feu constituées par les fleurs calcinées de palmier) en répétant le cri de joie. En fait, cette fête annonce la fin de la mousson.

Dipavali

Au Sud de l'Inde, comme à Pondichéry, Dipavali représenterait Kichena sur le génie malfaisant "narakasoura".

Les rites commandent de se baigner ce jour là avant le lever du soleil et se vêtir de nouvelles toiles. Le mot Dipavali signifie "rangée de lampes" parce qu'il était d'usage que les tamouls à l'occasion de cette fête, mettent des lampes allumées devant les portes de leurs maisons. Cette coutume a été remplacé en partie par des feux d'artifice et des pétards que l'on fait éclater ce jour là. La fête est en pleine mousson. En fait, elle glorifie les pluies torrentielles du mois d'Aipaci (mi oct, mi-novembre) qui vont remplir les étangs et les puits pour toute l'année.

A part ces fêtes il y en a d'autres célèbres également tels que Vaigounda Egadassi, chitra Paournami, Ady Kirthikai etc. qui ne sont pas ^{fêtes} quelquefois dans certaines familles ~~fêtes~~ car elles sont héréditaires et suivent les habitudes des castes qui ne sont pas toujours les mêmes. Une chose à noter, il y a des fêtes tous les mois. Elles préoccupent tous les gens de la famille car la préparation, la fête et la fin occupent tout le monde la maison à laver, à embellir de "Kôlames", les festin végétariens, les habits, les offrandes dans l'autel familial etc... Si tout n'est pas observé comme les grands ont fait, on craint que les malheurs irréparables surviennent. Les gens sont très superstitieux.

Tout est examiné et suivi après l'observation des signes des faits.

c) Superstition

Une étude sur la vie des tamouls n'est pas complète sans mentionner la superstition des gens qui vivaient à Pondichéry au temps de Dupleix. En fait, la superstition se trouve tout au long dans la civilisation hindoue et pas seulement pendant la période qui nous concerne. On verra dans cette partie que l'influence française n'a rien changé dans les croyances tamoules, cette société a été ferme et dans les exemples qui seront donné ultérieurement que même les français étaient influencés par ces superstitions.

Les tamouls croient à l'influence des signes bons ou mauvais, à l'horoscope, à la magie, à la sorcellerie.

Entendre par hasard une conversation agréable rencontrer une troupe de danseuses, rencontrer deux Brahmanes ou 4 contis sont considérés comme un bon présage lorsqu'on veut entreprendre quelque chose de nouveau.

Si une chouette crie sur le toit de la maison ou sur un arbre qui n'est pas éloigné, c'est l'annonce d'une mort

prochaine dans la famille. Rencontrer en sorte soit une veuve soit un seul Brahmane soit un toureau sont sensés d'être de mauvais signe. Très souvent les tamouls font l'usage des talismans préparés par des sorciers professionnels pour les protéger contre les mauvais esprits.

L'Astrologie joue un rôle important chez les gens. Elle est sans cesse consultée pour les cérémonies sociales. La vie quotidienne est suivie pas à pas suivant les paroles de l'astrologue. Ananda Ranga Pillai, un fort croyant en Astrologie entraîne petit à petit Duplex dans cette croyance. "The governor replied "True Ranga Pillai what the Brahmans predict almost always comes to pass".¹

Malgré la présence des Français et de leur civilisation, les tamouls ou plutôt les Hindous n'ont pas beaucoup changé. Et même s'il y avait des changements c'était très superficiel et leur influence n'était pas grande dans leur société.

Par contre il existait quelques modifications dans la vie quotidienne des minorités et plus particulièrement chez les chrétiens.

1. The diary of Ananda Ranga Pillai, Printed by Superintendent Government Press, Vol.V, Madras, 1916, page 432.

CHAPITRE IIILA VIE QUOTIDIENNE DES MINORITES : CHRETIENS ET MUSULMANSLes Chrétiens

Les chrétiens de Pondichéry pendant le 18^e siècle constituaient une seizième de la population totale, selon Ananda Ranga Pillai, tous les chrétiens étaient pauvres à l'exception de quelques familles. Il n'y a même pas eu une de ces congrégations avant 1700 et que seulement au début du 18^e siècle la ville reçoit des immigrants chrétiens. Ceci est confirmé par le Révérend Père Tachard qui dans l'une de ses lettres constate que la population totale à Pondichéry en 1707 comprend environ 30,000 habitants et parmi ce chiffre, on compte à peu près 2000 chrétiens.¹ Donc vers la moitié de l'année 1725, le nombre a augmenté approximativement à 3 000. Parmi ces immigrants, il faut citer les Reddis du Telungana qui sont les riches marchands. Ils constituèrent peu à peu un quartier presque indépendant appelé Rediarpalyam dans la banlieue de Pondichéry.

1. Révérend Père Tachard - Lettre - le 30 Septembre 1703 dans Lettres Edifiantes, Volume VI (Éditeur inconnu), 1723, p.203.

I. Le rôle des Missionnaires :

Au premier chapitre, j'ai noté que les convertis à l'époque appartiennent la plupart du temps aux "basses castes" en particulier les pariahs : "un grand nombre de parias de toutes classes ont embrassé la religion chrétienne".¹ Rejetés par la société hindoue la chrétienté représenterait une promotion sociale, la réalité n'était pas toujours aussi conforme que les doctrines. Vient s'ajouter aussi un grand nombre de Vellalas, de Modalis, de Pillais et de Reddis. Les sources historiques nous mettent en relief que les pères missionnaires, afin de répandre le christianisme, exerçaient de grandes charités. Ils entretenaient dans les terres, à plus de cent lieues de Pondichéry, trois ou quatre de leurs confréries, la conversion des peuples leur était d'une importance capitale. Ils vivaient comme les tamouls de racines, d'herbages, et de laitages. C'est ainsi qu'ils réussissaient à convertir un grand nombre de Tamouls à Pondichéry en gagnant leur confiance.

Sous le gouvernement de Dupleix qui dure de 1742 à 1754 nous trouvons un édit de 12 janvier 1747 qui ordonne à tous ceux qui ont des esclaves de les faire instruire dans la

1. Launay (Adrien), Histoire de Mission de l'Inde (Pondichéry-Maïssou - Coimbatore) Paris - Charles Dauriot, 1898, p. 33.

religion catholique: "Ordannace pour faire instruire les esclaves : - 12 janvier 1747.

De part le conseil supérieur.

Extrait de l'Edit du Roy, donné à Versailles au mois de Mars, mil sept cent vingt quatre, article deuxième "Tous les esclaves seront instruits dans la religion catholique apostolique romaine, et baptisés; ordonnons aux habitants qui achèteront des nègres de les faire instruire et baptiser dans le temps convenable à peine d'amende arbitraire. Enjournons aux Directeurs généraux de la campagne des Indes et à tous nos officiers d'y tenir exactement la main."¹

Le mot nègre est ici utilisé pour tous ceux qui avaient la peau brune. La religion catholique leur était le meilleur gageant de leur fidélité. Plus loin la même ordonnance cartonne.

"Le conseil informe que plusieurs habitants français de cette ville négligent de faire instruire leurs esclaves dans la religion catholique apostolique et romaine, ce qui est une contravention aux ordonnances du Roi, a ordonné et ordonne

1. Launay (Adriéd), Histoire de Mission de l'Inde - Pondichéry, Maïssour, Combatour, Paris, Douriot, (1898), p.25.

à tous ceux qui ont chez eux des esclaves de les faire instruire dans la religion catholique apostolique et romaine, et de leur faire administrer le sacrement de Baptême dans le délai d'un an à compter du jour de la publication des présentes, et ce sous les peines portées par l'Edit du Roy du mois de Mars, mil sept cent vingt-quatre.

Fait et donné en la chambre de conseil de Pondichéry le douzaine janvier^e mil sept cent quarante sept.¹

Notons entre parenthèses que cette ordonnance confirme non seulement le sentiment religieux de Dupleix mais encore comme tous les grands colonisateurs, il mesurait à sa juste valeur, la force du catholicisme comme aide à la colonisation et à l'assimilation d'une race étrangère.

En ce temps là, en 1747, une famine a porté le ravage et la désolation à Pondichéry, cela a occasionné bien des conversions. Les pères en ont tirés profit pour augmenter leurs chiffres de conversions. Ceux qui veulent être chrétiens se font baptiser et ils vont à l'église des Jésuites. Un auteur anonyme dans son oeuvre Pondichéry en 1746 constate que les conversions ne sont pas faites de force contrairement

1. Ibid., p.25.

aux Musulmans mais pourtant on trouve à la même époque comment les missionnaires ont profité de la famine pour pouvoir accomplir leur mission par force. Ils étaient même aidés en grande partie par Mme Dupleix. L'enthousiasme de Mme Dupleix pour l'expansion du christianisme fut porté au suprême degré quand en 1751, elle donna deux villages Merkanam et cheyur, qu'elle avait reçus de nawab de carnatic aux Jésuites pour qu'ils emploient les revenus à l'entretien de 24 catéchistes qui doivent prêcher la religion aux Brahmanes et de plus, à condition qu'ils entretiennent une messe tous les vendredis en l'honneur de la Sainte-Croix. A la même époque Mme Dupleix fait également don du village de Kadapakam aux capucins et elle les aide à construire l'église "Mme Dupleix reçut l'aldée de capadacam et celle de Merkanam; on a vu qu'elle donna la première aux capucins".¹ Cette attitude de Dupleix et de sa femme n'était sans doute pas étrangère aux conversions qui étaient assez fréquentes comme le père de Saint Estevan le raconte: "Cette nombreuse chrétienté augmente tous les jours par les prosélytes qu'y attire le poète Artaud, l'apôtre des parias. Le bien comme la lie du peuple, est immense. Il n'en gagne à Jésus Christ au moins

1. Labernadie (Marguerite V), Le vieux Pondichéry, Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1936, page 256.

sept à huit, souvent un plus grand nombre".¹ Il faut noter que ces conversions sont faites la plupart du temps pour de raisons économiques. Ainsi avons-nous un grand nombre des conversions forcées parmi les Pariahs mais les nouveaux convertis dans les "hautes castes" de Vellala, de Naickar et de Reddis sont sans doute des cas volontaires. A Pondichéry, les tamouls qui veulent abandonner les temples ne sont reçus dans le sein de l'église qu'après un long examen. Les Missionnaires les instruisent pendant une courte période et pour être un chrétien il leur manque juste le baptême et on les admet à l'église.

II. La vie sociale et les fêtes des chrétiens

A Pondichéry aussi bien que dans les autres établissements français, les conditions sociales sont pareilles. Quoique chrétiens et chrétiens persuadés, plusieurs conservent de l'attachement pour les anciens usages et pour les cérémonies pratiquées par leurs parents et par leur ancêtres hindous, à l'exception de quelques familles dont le mode de vie ressemble partiellement à celui des français. Evidemment cette étude est complexe car les catholiques où l'on trouve quelques

1. Bambot (Zenobian), Les voyageurs français dans l'Inde aux 17^e siècle et 18^e siècle, Paris Librairie Ernest Leroux (1933), page 243.

éléments protestants n'ont pas pu complètement abandonner leur vie héritée des parents et des ancêtres du fait qu'ils ont été imbibés par des attachements sentimentaux.

Les catholiques constituent la majorité de la population chrétienne à Pondichéry. Il existe très peu de familles protestantes. Le chroniqueur A.R.P.¹ se fait remarquer que les chrétiens de "bonnes castes" ne se mêlent jamais avec les pariahs même dans les églises. Quelquefois les protestants ont leurs propres églises et ils ne permettent jamais les chrétiens de bonnes castes d'y entrer. Les chrétiens de "bonnes castes" ont obtenu des Français au début du 18^e siècle le droit d'utiliser une clôture indépendante dans les églises. "Dans les églises destinées aux gens de toutes les classes, il y a des places spéciales pour les parias qui sont séparés des autres par de petites parois".² Les Missionnaires, pour atteindre les basses castes sans offusquer les autres, remplissent en cachette leur devoir auprès des Pariahs. Plutard ils adoptent un moyen différent ils décident qu'ils devra y avoir des missionnaires pour les gens de hautes castes et qu'ils seront désormais connus sous le nom de braves Sanyassis mais

1. Reporte dans Huillet (Dr.), Hygiène de Blancs, des Mixtes et des Indiens à Pondichéry, Pondichéry, V. Jesuet, Imprimerie du Gouvernement (1807), page 86.

2. Ibid., p.87.

professant la même foi et le même genre de vie. Ce qui fait choquer un prêtre français de Karikal qui est venu à Pondichéry en 1985 : la distinction entre les "basses castes et les hautes castes" dans l'église. Ainsi le voyons nous provoquer les Pariahs et les castes inférieures à faire une petition au près du père Tachard. Le prêtre en déclarant que les pariahs ont raison, il ordonne de démolir le mur qui constitue la barrière entre ces deux castes. Ananda Ranga Pillai dans son journal donne une description minutieuse de cet incident.¹ En vertu de cette démolition les chrétiens de "bonnes castes" montrent leur désaccord total et ils refusent d'assister à la messe. En fin de compte une barrière de chaises sépara les Pariahs des autres.

La religion catholique impose sur tous les chrétiens tamouls certaines cérémonies rituelles propres à cette religion. Celle-ci ordonne la nécessité du Baptême. Donc les tamouls font baptiser leurs bébés le 3^e ou le 4^e jour de naissance. La coutume des femmes d'entrer dans l'Eglise que 40 jours après leur couche, est traitée de superstition par l'Eglise. Coutume ^{ancestrale} ~~amastrale~~ qui interdit aux femmes hindoues de souiller les lieux sacrés pendant leur période de règle. Contrairement

1. Ananda Ranga Pillai, The diary of Ananda Ranga Pillai, Volume V, printed by Superintendent Gouvernement Press, Madras, 1916, p.168.

à cet usage les règlements de l'église exigent les femmes d'entrer dans la paroisse pour baptiser leurs enfants lorsqu'elles se portent bien après leur accouchement.

A la différence des catholiques, les Protestants, eux, font baptiser leurs enfants à l'âge de sept, huit et dix ans. Cette coutume ressemble à celle des Hindous: le "Punool" (la cérémonie où on met le cordon sacré autour des épaules d'un jeune Brahman). Il faut que le garçon soit à l'âge de reconnaître la religion qu'il va embrasser. Ensuite, la religion catholique ordonne à tous les chrétiens sous peine de péché mortel, d'assister à la messe les dimanches et pendant toutes les fêtes à moins qu'ils n'aient quelques empêchements légitimes, en vertu duquel ils se font excuser. Il y a des nouveautés qui sont introduites auprès des chrétiens indiens et qui sont accueillies avec joie: toutes les églises sont obligées d'avoir des registres dans lesquels les mariages seront enregistrés. Le prêtre qui exécute les cérémonies du mariage, avertit et exhorte les personnes contractantes à se confesser et à dire leur consentement mutuel avant la cérémonie du mariage. Les jeunes hommes ne seront interdits de se marier avant l'âge de 14 et les filles avant celui de 12 ans. Les chrétiens indiens à l'imitation des hindous se marient dès l'enfance cela veut dire avant l'âge de 9 et 10 ans. Le mari

attache à la manière des hindous un cordon de fil avec le bijou d'or autour du cou de la femme qu'il épouse. Mais il y a aussi des réglemens qui défendent certaines coutumes suivies quand ces chrétiens étaient hindous. L'usage du parfum, des bijoux tamouls, des vêtements transparents sont strictement interdits par la foi catholique. Le même chroniqueur A.R.P.¹ raconte un incident intéressant qui a eu lieu au temps de Dupleix. Une dame a été renvoyée par le prêtre pour avoir utilisé le maquillage interdit par l'église. Cette action brutale du prêtre suscite un grand soulèvement parmi les chrétiens et ils refusent d'assister à la messe. Cette dispute continue pour quelques jours et il faut que le gouverneur Monsieur Dupleix intervienne pour mettre fin à cette dispute. Écoutons plutôt Ananda Ranga Pillai nous raconter cet incident :

"The wife of Asarappa Mudali, the sister son of Kanakaraya Mudali, who is in good circumstances, went to the church decked with all the ornaments that are worn by the women of her caste and arranged in Muslim gauge which was perfumed. She approached the altar where the senior priest was ministering knelt down and was observed listening to his exhortations. As soon as he smelt the sweet odour diffused by the lady's cloths, he stopped preaching, held his nose, thrust the cane which he had,

1. Reporte dans Huillet (Dr.), Hygiène de Blancs, des Mixtes et des Indiens à Pondichéry, Pondichéry, V. Jesuet, Imprimerie du Gouvernement, 1807, p.90.

in his hand into her hair knot and angrily addressed her thus "Art thou a dancing woman? Has thy husband no sence of shame? Can caste ladies appear at church dressed in muslim gauze and exhibit their limbs, bossoms, and their very hair on their bodies? Therupon, the christians went in a body to the church and argued the matter with him. Gaviniyasa Mudali came forward and opposed any change being made in the old order of thing. Directions to expel this speaker by force were then given, when these were about to be carried out he stepped forward, seized the priest by the cloak used abusive language and then departed saying "we will not here after enter your church." The priest complained to the governor, Monsieur Dupleix commanded him to arrest and imprison any christians whom he might find assembling in a body of four or more persons and talking to each other. Thence forward cãuds classed to gather in the streets".¹

Les funerailles sont moins compliquées que ceux des hindous. Les chrétiens enterrent la personne morte dans un cercueil noir. Ce cercueil est porté au cimetièrè dans un chariot noir. Quand aux prêtres, on les enterre dans les cimetièrès des Eglises. Contrairement à cette coutume, quelques

1. Ananda Ranga Pillai, The diary of Ananda Ranga Pillai, Volume V, printed by Superintendent Gouvernement Press, Madras, 1916, p.223.

chrétiens de bonnes castes suivent les cérémonies pratiquées par les hindous. La famille Chenia Mudali aux temps de Dupleix en est un exemple.

Un homme riche et éduqué s'habille à l'Européen, en pantalons, cravate, chapeaux et manteau alors que les femmes chrétiennes maintiennent toujours la coutume indienne de se mettre en sari. Leur mode de vie ressemble à celles des Européens. La boisson alcoolique n'est pas interdite contrairement aux hindous. Parfois ils préfèrent de prendre le repas européen mais pas tout à fait un style Européen à la différence de la société des créoles dont la mode de vie est une reproduction exacte de la société française. Dans la plupart des maisons, le centre de "Thavaram" est consacré comme endroit où les familles se regroupent pour les prières de tous les jours.

Les Fêtes

Les chrétiens de Pondichéry célèbrent avec beaucoup de joie et de splendeurs la fête de Pâques, la fête de Saint-Jean, Noël, le Nouvel an, la fête d'Epiphanie etc...

Ananda Ranga Pillai nous apprend que chaque année la fête de Saint-Jean est célébrée avec pompe et éclat. Dès

.../-

l'aube vingt-et-un coups de canon rententissent dans l'air. L'ouverture de l'office religieuse est également annoncée par un salut de vingt-et-un coups de canon. Chaque année Mme Dupleix, accompagnée de la musique habituelle, vient assister à la fête d'Ariancoupam. Le 6 janvier 1746, Mme Dupleix donna à cette Eglise une statue. Cette statue de notre Dame est prise en procession dans une voiture de l'Eglise décorée par des fleurs. Les tamouls chrétiens tous se rendent en grand nombre à l'Eglise pour assister à cette procession. De la même manière est célébrée le Saint-Sacrement. Noël et le Nouvel An, bien que célébrés en grande pompe ne diffèrent pas beaucoup de coutumes de nos jours.

Que dire de ces convertis, (chrétiens indiens), enfin de compte "Ils nageaient entre deux eaux" si on peut mentionner le proverbe tamoul encore en vigueur. L'adoption de la religion chrétienne faisait qu'ils aient pris certaines habitudes: le repas continental et l'usage de l'alcool chez les hommes. Dans ce repas continental, rarement les basses castes utilisaient le porc. Ils s'habillaient à l'européenne. Cette adhésion n'était que partielle, pour la raison qu'ils avaient une affinité profonde pour les coutumes hindoues de sorte qu'ils ont conservé certaines habitudes.

Par contre, une autre minorité, les musulmans, se détachait nettement de cette influence étrangère. Ces dernières avaient conservé leur mode de vie sans trop d'enclîn à celle des français comme quelques hindous.

II. LES MUSULMANS

La vie quotidienne des Musulmans au temps de Dupleix

A l'époque les Musulmans constituaient une vingtième de la population entière de Pondichéry. Ils formaient 2 groupes principaux: les Pattans, les descendants directs des envahisseurs, et les choulias dont les ancêtres étaient convertis en Islam de force. A Pondichéry, la plupart du temps, ils font du commerce. A part ces deux grands groupes, il y a d'autres qui s'appellent les Marakayyars et les Ravuttans.

Une particularité chez les Musulmans tamouls, c'est qu'ils sont ^{le} par croyance et ^{pu} conviction; ils sont musulmans par pratique des habitudes et des coutumes dans la vie quotidienne, ils sont très liés aux tamouls. Les Marakayyars pareils aux cammalars se divisent d'après leurs professions telles que les commerçants, les orfèvres, les tisserands etc... Ces groupes

comme des hindous de "bonne caste", évitent autant qu'ils le peuvent, de contracter des alliances étrangères. Ce qui fait que leurs fêtes et cérémonies ont un caractère ethnique.

Les cérémonies sociales

On verra dans la description des fêtes de famille et des fêtes publiques que les Musulmans ont adopté des usages tout à fait indiens. Les fêtes sont essentiellement l'expression de l'épanouissement de la vie.

Les fêtes de famille

A l'occasion de n'importe fête ou cérémonie sociale, les femmes comme leurs homologues hindoues, trempent leurs mains en lime pour décorer des murs de la maison avec les empreintes de leurs doigts. Cet usage a pour but de chasser les démons. Les femmes musulmanes parfois vont au temple tamoul, et donnent l'offrande des cocos. Même parmi les musulmans la fête de Pumsavana (la naissance d'un enfant mâle) est célébrée avec beaucoup de joies et de réjouissances alors qu'à la naissance d'une fille on montre une grande déception et un dédain total envers l'enfant qui vient de naître. Tous les visiteurs qui viennent voir l'enfant adressent à la mère ou à la famille leurs regrets ou les consolent tristement.

"When a female child is born there is much less clamorous rejoicing at its birth than when a son is added his honour to the family".¹ A part cette fête de Rumsavana, les musulmans à l'époque tiennent également une grande importance à la cérémonie de namalarna (mettre le bébé dans le berceau). Les Musulmans célèbrent ces deux fêtes avec beaucoup de pompe, de musique où résonnent les tamtams. Pareil aux hindous l'enfant prend le nom de son grand-père ou de sa grand-mère et la plupart du temps, on donne à l'enfant le nom d'un grand saint vénéré par la famille. La naissance d'un enfant est honoré comme chez les hindous. La femme qui attend un bébé est respectée car la maternité est vénérée, et pareil à la fête "Vailaikappu" mentionnée plus haut, les musulmans célèbrent "sollikappu", le septième mois de la conception. A Pondichéry cette cérémonie sociale est fêtée sou le nom de "sool seithal". Mais après la naissance de l'enfant, à la différence de la coutume tamoule, "une pollution" est gardée à la maison pour 40 jours qui suivent l'accouchement d'une femme.

Quand une fille est arrivée à l'âge de puberté, la pollution est maintenue dans la maison pour 9 jours, après auoi, on lui fait une foule de cérémonies. Comme les hindous, les

1. Ali (Mrs. Mier Hassan), Observation on the muslimans of India (Manner, customs, habits), London, Oxford University Press, 1917, p.212.

les musulmans appellent cette cérémonie "Manjal neer suthruthal". Le but de cette fête c'est le mariage. Toutes les cérémonies du mariage musulman ressemblent à celle des hindous constate Mrs. Ali Mier Hassan dans son oeuvre "Observations on the Musulmans of India": "I have remarked that, in important things which have nothing to do with the religion of the Musulmans, they are disposed to imitate the habits of the hindous, this is more particularly to be treated un many of their wedding customs".¹ Pour le mariage l'horoscope est consultée pour rendre heureux, l'union du nouveau couple. Les castes telles que les Marakkayars cherchent les filles pour faire des alliances, signalées au début de ce chapitre, comme les hindous. Ils suivent aussi la coutume, du mariage d'enfance. Dans les mariages, tous les galas du mariage se figurent où parents et amis s'assemblent célèbrent et mangent etc... pendant plusieurs jours.

Dupleix et sa femme assistent souvent à ces mariage, qu'il soit hindous, musulmans, chrétiens. Dans son livre "Créole et Grande Dame", Yvonne Robert Gaeblé, dédie un chapitre entier au grand mariage musulman du XVIII^e siècle assisté et honoré par le gouverneur Mr. Dupleix et sa femme: "Quand le

1. Ibid., p.206.

gouverneur mit pied à terre, un salut de 21 coups de canon s'envola des remparts. Mme Dupleix, sa fille, ses soeurs et plusieurs dames arrivèrent alors dans leurs palanquins..."¹
 Rien d'étonnant que pour les hôtes ceci offre un spectacle d'admiration et c'est un grand honneur pour la famille.

Les cérémonies funéraires musulmanes ressemblent souvent à celles des hindous de cette époque. L'idée de la pollution causée par la mort est complètement aliénée à l'Islam. En vertu de la pollution, personne ne fait la cuisine pendant deux jours dans la maison. Ce sont les voisins, hindous ou chrétiens ou musulmans qui leur aident dans leur besoin. Cette coutume, une échange de courtoisie, est en vigueur même de nos jours. Les musulmans enterrent leurs corps. Parmi les cérémonies funéraires, le "jarat" qui ressemble à peu près à "pal sadangu" a lieu le 3^e jour après la mort. Celle-ci se passe au cimetière où les versets de Koran sont récités et on offre des cadeaux aux pauvres pour que l'âme de la mort atteigne le paradis.

La veuve musulmane casse les bracelets, le "tali" et elle ne porte plus jamais d'ornements à moins qu'elle se

1. Gaebelé (Yvonne), Créole et Grande Dame, études historiques, Imprimerie Moderne, Pondichéry, 1974, p.156.

remarie. Les musulmans célèbrent eux aussi, les fêtes de mort et l'anniversaire du décès; tradition héritée de la croyance hindoue.

Une des pratiques, les plus remarquables dans le culte musulman de l'Inde et sur laquelle il est bien de s'étendre un peu: ce sont les témoignages extérieurs de vénération que le peuple y prodigue aux saints qu'on nomme généralement "piré" ou "wali": "Les offrandes qu'on dépose sur les tombeaux des saint consistent en fleurs, sucreries, pâtisseries et même quelquefois veves, en huile amère et en melasse".¹ Ces saints remplacent pour les musulmans les dieux nombreux des tamouls. Le culte que l'on rend à ces saints consiste à aller en procession à leurs tombeaux à certaines époques solennelles et généralement les jeudis et quelquefois les vendredis de chaque semaine pour y réciter des prières et y déposer des offrandes. Les offrandes consistent surtout en riz, en beurre clarifié, en fleurs, en sucreries, en patisserie etc...

Une réflexion sur leur style de vêtements est peut être nécessaire avant de terminer cette partie sur les cérémonies sociales. Les femmes musulmanes ne dévoilent jamais leur visage

1. Closet d'Erray (Hde.), Etudes sur les fêtes religieuses - Brahmaniques et musulmanes, Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1935, p.25.

ou autres attraites aux autres hommes outre que leur mari le voile est pratiqué même de nos jours, coutume héritée des invasions musulmanes. A ce propos, il est intéressant de lire une citation de la Farelle dans son oeuvre.

Deux officiers français au XVIII^e siècle Mémoire et correspondance du chevalier et du général de la Farelle.

"Lorsqu'elles voyagent, elles sont si bien enfermées dans leurs carrosses à la mode du pays et ^àtr^{an}çées par des boeufs, qu'il est impossible de les voir, ainsi que j'ai pu en juger plusieurs fois à Pondichéry où elles ne vont jamais loger que chez d'autres. Maures ou dans des maisons inhabitées".¹ Les femmes en principe se couvrent toujours de la ^{te} jusqu'aux pieds par une toile blanche qu'ils appellent "Bourka". Les hommes portent les "lungies" rayés qu'il faut attachés à gauche. Parfois ils portent un foulard en soie et ils portent également un "chapeau" pour aller à la mosquée et à Rameyan etc... Les femmes utilisent les vaisseaux procelain^e à la maison. Le Pannikam en cuivre est utilisé pour cracher comme chez les vieux hindous.

1. General de la Farelle, deux officiers français au XVIII^e siècle, Mémoires et correspondance du chevalier et général de la Farelle, publiés par E. Lennel de la Farelle (Berger Levrault Editeurs, Paris, 1896.)

Les fêtes publiques religieuses

On peut remarquer dans la description qui sera donné des fêtes publiques que les musulmans ont adopté, dans leurs cérémonies religieuses, des usages hindous. Les fêtes publiques sont les suivantes :

Moharam : Cette fête inaugure l'année des Musulmans et elle tire son nom du mois pendant lequel elle se célébre (Moharam).¹ Le Moharam commence le jour où, après la nouvelle lune qui termine le mois de Zoulhadge, cette astre fait de nouveau son apparition, elle dure dix jours pendant lesquels on vénère la mémoire de Hassan et de Houssein. Les rues et les carrefours sont pleins de Musulmans qui tiennent à commémorer dignement ce qu'ils appellent un "deuil national" c'est un souvenir du massacre de Houssein qu'on promène dans les rues de la ville une main en bois ou en métal, et un citron au bout d'une pique pour représenter les mains et la tête de Houssein laquelle fut détachée du tronc et envoyée à son ennemi après le massacre de l'escarte. Les guirlandes, que l'on passe autour

1. Les 12 mois de l'année musulmane:

- | | |
|---------------------|----------------------|
| 1. Moharam | 2. Rabi-ul-Awwal |
| 3. Rabi-ous-Sani | 4. Djemadi-oul-Awwal |
| 5. Djemadi-ous-Sani | 6. Radjab-Chaabane |
| 7. Ramazam | 8. Chewal |
| 9. Zoul Kaidah | 10. Zoul Kadje |

Closets d'Erray - Etudes sur les fêtes de l'Inde, p.113.

cou et qui en font plusieurs fois le tour ont elles aussi, leur signification, elles représentent les entrailles de l'Iman qui avaient été dispersées au vent. Quand aux ennemies d'Houssein, ces tigres altérés de sang, ils ne les oublient pas non plus dans la célébration du Moharam. Des gens (la classe inférieure notamment) se font peindre tout le corps qui est zébré comme le tigre et sous cet aspect, ils se promènent en ville en se livrant à mille exercices qui attirent une foule de spectateurs. Cette coutume sera adoptée très vite par les tamoules de Pondichéry. C'est ainsi que "la danse des tigres" fait partie intégrante de n'importe quelle grande procession dans cette ville. Pendant la dernière nuit du Moharam qui est l'anniversaire de la mort de Houssein a lieu la procession des chars avec flambeaux. Elle parcourt la ville blanche du sud au nord et elle se rend le lendemain à l'étang du Poyé où après les ablutions rituelles, on rentre chez soi en récitant les prières funéraires dites "Albia".

Ramazam : ou Ramadan.

L'homme doit jeûner pour racheter ses péchés. Tel est le principe qui guide les musulmans pendant cette époque de l'année où ils observent un jeûne des plus rigoureux. Chez les hindous on le pratique le jour de Egadessi. Mais à la

différence des musulmans, les hindous jeunent seulement vingt quatre heures. Le Ramazam tire son nom du mois pendant lequel cette fête se célèbre. Cette fête est tout entièrement consacrée au jeûne et à l'obstinance divine en expiation du péché qu'avaient commis Adam et Eve en mangeant le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, malgré la défence formelle que Dieu leur en avait faite.

Du lever au coucher du soleil pendant 30 jours, les musulmans ne prennent aucune espèce de nourriture. Toute boisson même leur est interdite d'une façon absolue. Au coucher du soleil, après la prière, ils prennent tout d'abord pour rompre le jeûne une boisson appelé "Thandik". Après l'ingestion de cette boisson. Ils prennent un repas, composé de viande, de poisson ou de légumes selon les moyens de chaque famille. Pendant la fête ils se font mutuellement des visites et des présents, ils prennent leur repas en famille ou avec des amis. Les mosquées regardent de monde pour la prière et ils y distribuent du riz et de l'argent aux pauvres

Bakrith

Cette fête se célèbre le 10^e jour du mois lunaire de zoulkadge en l'honneur du sacrifice d'Abraham qui était prêt

à immoler à Allah son fils Ismaël. Cette fête tombe le 17^e jour après le Ramazam. Ce jour là, les musulmans font des sacrifices d'animaux selon leur moyens financiers: veaux, béliers, chevaux et agneaux. Ils envoient le bétail à l'avance dans un endroit spécialement réservé à cet usage et appelé "I.D. Yah" (lieu de prière). Les filèles ou les prêtres font ces sacrifices en récitant des prières. Les sacrifices peuvent se faire également à domicile.

Shaba Barath

Le Shaba-barath ou plus exactement Shab-i-bara at est une fête qui se célèbre le 15^e jour du mois de chaabane, à cette occasion ils illuminent la mosquée, ils veillent et ils prient pour les morts et pour soi-même.

Ils donnent à manger aux pauvres à l'intention des membres disparus de la famille. Ils pensent que le coeur l'Allah est, à l'occasion de cette fête, spécialement ouvert à la miséricorde et que ceux qui sollicitent l'expiation de leurs péchés sont sûrs d'être exaucés. Une réflexion intéressante faite par de Iassy Yarcin sur cette fête "Il est encore des Musulmans illétrés qui croient que, de jour du Shaba-barath,

les arbres se mettent en communication avec les vivants et se font comprendre d'eux".¹

Il existerait donc une similitude énorme entre les pratiques des fêtes musulmanes et hindous contrairement aux chrétiens. Par exemple les processions des hindous et celles des Musulmans. Le festival de Ramazam ressemble à n'importe quel festival hindou avec la musique et les battements des tambours. On peut comparer la fête Shaba-Barath à Dipawali avec les feux d'artifice etc...

Bref, on remarque bien, qu'il n'y avait presque pas de changements dans les usages quotidiens de la société musulmane. Si jamais il existait quelques divergences parmi les tamouls chrétiens, ce n'était que superficiel car à la base de leurs pratiques quotidiennes, ils reflétaient plus les coutumes françaises comme nous avons déjà exposé dans le chapitre des tamouls chrétiens. Dans cette condition y avait-il une seule qui était complètement influencée par les français? La réponse positive pour cette question se clarifie, lorsqu'on aborde la partie concernant la vie quotidienne des créoles dans le chapitre suivant "La vie quotidienne des Français et des Créoles au temps du Dupleix."

1. Tassy Garcun (de), Mémoires sur les particularités de la religion Musulmane de l'Inde, Etudes historiques, Pondichéry, p.33.

CHAPITRE IVLA VIE QUOTIDIENNE DES FRANÇAIS ET DES CRÉOLESLes Français

La vie française dans les établissements est très intéressante concernant deux points de vue. En premier lieu, les établissements eux-même subissent pendant cette période une transformation étonnante; par exemple, de petits groupes de commerçants ont graduellement développé un établissement vigoureux. En deuxième lieu se place l'effet de la société tamoule sur les français du fait qu'elle leur est complètement étrangère. A l'époque de Dupleix, on compte environ 1200 à 1800 Européens à Pondichéry.

La population des blancs formait une minorité par rapport à celle des Indiens. On y distingue également différents échelons. Au premier rang se place la famille du gouverneur Dupleix, elle tient le haut pavé. Ensuite viennent les conseillers, les commis, les officiers et puis finalement nous avons les soldats. Il ne faut surtout pas oublier la

.../-

vie des missionnaires français qui sera le sujet une étude détaillée et intéressante plutard dans ce chapitre.

La famille de Dupleix

La famille de Dupleix est très nombreuse, si nombreuse qu'elle forme un groupe fermé. Du côté de Dupleix on ne compte guère que sa nièce Mademoiselle Kerjean et son neveu Kerjean qui est capitaine à Pondichéry. Sa famille est nombreuse principalement à cause de sa femme Jeanne Albert, la jeune veuve de Monsieur Vincent, le grand ami de Dupleix. Lors de son mariage avec Mr. Dupleix, sa femme avait déjà six enfants de son premier mari et déjà Pondichéry était peuplé de ses parents, de ses soeurs, beaux-frères, neveu et alliés. Ce qui a été noté par Marguerite V. Labernadie dans son oeuvre : Le Vieux Pondichéry "nous sommes pourtant obligés de signaler encore une de ses "vertus" peu profitable à son mari. Nous faisons allusion à son esprit de famille Pondichéry était peuplé des siens, de ses soeurs, beaux-frères, neveux et alliés. Pour un Kerjean, fils de la propre soeur de Dupleix, on compte un grand nombre de castro et de Vincens".¹

1. Labernadie (V. Marguerite), Le Vieux Pondichéry, Etudes historiques, Pondichery, 1891, p.153.

Monsieur Dupleix pour sa famille nombreuse, fait construire une jolie maison à Mortandichavadi dans le banlieue de Pondichéry.

La maison de Monsieur Dupleix était richement meublée. Ananda Ranga Pillai nous signale que Monsieur Dupleix faisait venir la plupart de meubles des pays lointains comme la Chine, Normandie et surtout de France - ce qui fait un remue-ménage quotidien. Il nous signale également quelque part un fauteuil à roulettes utilisé par Dupleix et des chaises plaquées d'argent avec des sièges de velours.¹ Les armoires ressemblaient aux grandes armoires dites normandes. Les buffets avaient souvent des panneaux ajourés pour permettre l'aération des aliments. Les glaces venaient de France dont les cadres étaient sculptés à Pondichéry. Ces mille petits meubles étaient essentiels pour être en harmonie avec la vie élégante, et émoustillée menée par la famille du gouverneur.

Les vêtements reflétaient ce décor. Madame Dupleix portait toujours des robes magnifiques et des soieries somptueuses. Les sources historiques nous mettent en relief que même Monsieur Dupleix portait surtout dans les cérémonies

1. Ananda Ranga Pillai, The diary of Ananda Ranga Pillai, Volume V, Printed by Superintendent Government Press, Madras, 1916, p.201.

publiques de riches ornements indiens, des robes d'honneur brodées d'or et d'argent offerts par des princes hindous. Pour cette vie de luxe Madame Dupleix n'avait aucune scrupule quand à recevoir des bribes. Et elle ne manquait pas de déboursier pour les bijoux. Cela ne peut passer inaperçu de notre chroniqueur Ananda Ranga Pillai qui lui en consacre plusieurs pages dans son journal.

La nourriture chez le gouverneur était aussi somptueuse et copieuse. Pour chaque repas, il y avait toujours une grande variété de plats. Dupleix donnait souvent de grandes fêtes suivies de festins avec pompes et magnificances. Il aimait et adorait paraît-il la cuisine française. Voilà ce qui explique sa réflexion sur le repas indien quand il conversait avec Ananda Ranga Pillai. Les Tamouls mangent une nourriture d'animal car qu'est-ce d'autre que leurs légumes et leurs ingrédients de carry? Il n'y a rien au monde comme la cuisine française et par la manière dont elle est préparée".¹ Les Français comme d'habitude seraient de grands chauvinistes concernant leurs propres habitudes et coutumes.

Chaque fête ne se passait pas sans bals. Il faut remarquer que Monsieur Dupleix ne dansait plus depuis qu'il

1. Ibid., p. 213.

était gouverneur. A part cela, il n'y avait guère d'autres distractions comme la musique, le théâtre etc... Il paraît que Monsieur Dupleix a amené du Bengal Lorenzo parce qu'il était un grand artiste. Les plaisirs intellectuels de Dupleix étaient moins développés. Les conversations se bornaient aux affaires quotidiennes ou aux préoccupations de l'heure. On suppose peut-être pour un esprit qui s'occupait toujours de la colonisation, il restait très peu de temps pour des plaisirs distingués. Donc les divertissements intellectuels étaient rares. Dupleix et ses parents se déployaient tel un banian et occupaient une place importante à Pondichéry avec leurs fêtes et festins. Ces parents et intiment deviennent quelque fois les conseillers, les commis et les officiers qui font partie de l'administration proprement dite. Un état de 1747 cite leur nom avec leurs designation: "Dupleix, gouverneur 15 000 livres, Legan, Second 3 000 livres; conseillers: Duval d'Espremenil 15 000 livres; Dulaurens, garde des matières d'or et d'argent 15 000 livres. Six commis de 1er ordre 800 livres, six commis de 2^e ordre 700 livres, les sous commis 600 livres..."¹ Il faut ajouter les émoluments qui étaient une certaine quantité de vin et d'eau-de-vie fournie par la compagnie à ses employés tant civils que militaires. Il n'y

1. Labernadie (Marguerite V.), Le Vieux Pondichéry, Etudes historiques, Pondichéry, 1891, p.216.

a pas grand chose à ajouter à propos des conseillers et des marchands. Etroitement subordonnés au gouverneur, leur influence diminuait en même temps que fléchissait l'importance du commerce. Le but essentiel des marchands et des conseillers était de faire fortune soit par le commerce, soit même en revendant leurs achats à leur propre compagnie. La plupart des conseillers, officiers épousent les créoles. Leur vie était monotone et quelques rares fêtes et cérémonies fournissaient un divertissement qui n'avait pas la pompe de l'élite de Duplex.

Ces officiers ayant l'habitude d'avoir tous les comforts de la vie, trouvent la vie très difficile et insupportable à Pondichéry. La plupart de la nourriture consommée par eux est importée de l'état de Bengale à bon marché mais seulement le gouverneur et les conseillers peuvent se permettre d'une telle dépense à cause de leur salaire intéressant alors qu'une grande majorité des blancs ne peuvent pas s'en procurer le plus souvent. Ils estiment que leur constitution a besoin d'une nourriture très riche. Pourtant, la santé des employés et de celle des troupes européennes est sauvegardée par les hôpitaux à Pondichéry. En dernier échelon viennent les soldats qui forment la majorité de la population de blancs.

Les Soldats

La plupart des soldats envoyés à Pondichéry sont recrutés des prisons de Paris, au châtelet, au Fort l'Evêque mais surtout au Bicêtre. Les détenus de Bicêtre sont de deux sortes : tout d'abord ceux envoyés par leur famille pour quelques fautes vénielles et les autres sont ramassés par la police pour des fautes plus graves dont voici quelques unes :

1. Les voleurs de mouchoirs à la foire de Saint-Germain.
2. Les voleurs de légumes dans les marchés.
3. Les racleurs de nuit dans Paris, les ivrognes, les libertins et celui qui est avec une prostituée etc...

Tous ces détenus de Bicêtre peuvent indistinctement être deportés dans les colonies, avec l'autorisation de leur famille et si c'est un homme marié, avec celle de sa femme. Il est intéressant de remarquer que plusieurs parents consentent aussi sans regret au départ de leur fils. Sur certains états nominatifs de détenus, on trouve d'ailleurs la demande qu'il parte" si bien que Dupleix écrit à Paris "on ne nous a envoyé que des enfants, des décrotteurs ou des bandits. C'est le ramassis de la plus vile canaille".¹ Au temps de Dupleix, la désertion dans la garnison est toujours fréquente et elle

1. Besson (Maurice), Les Aventuriers français aux Indes (1775-1820), Paris Librairie, Payot, 1932, p.130.

s'explique aisément. Plusieurs ne voient dans leur métier qu'un salaire maigre juste pour acheter un petit pain et si la tâche est pénible ou la paie irrégulière, ils vont tenter leur chance ailleurs. Au temps de Dupleix, pour réprimer un acte si aisé à Pondichéry et pourtant si funeste, on pend les déserteurs. Le procès a lieu, en principe en face de l'église des capucins devant la maison de M. Godivier. Pour les délits moindres les peines corporelles sont toujours en usage comme coups de canne. Dupleix invente même des peines infâmantes.

L'origine de ces soldats nous aide à comprendre les ennuis, suscités par ces derniers à Pondichéry surtout aux femmes Tamoules. Écoutons plutôt Ananda Ranga Pillai nous raconter l'accident suivant : "Last evening at 7, P. Coquet, the notary Public left his house and went to the garden of M. Basque in Mirapalli. There he drank spirits and as he was returning home, he entered a house for the purpose of annoying the women there".¹ Cela constitue une réflexion importante pour pouvoir comprendre l'altitude très hostile des tamouls envers les Français. On peut donc comprendre aisément que les Indiens de Pondichéry aient caché leur filles au grenier à l'approche des soldats français.

1. Ananda Ranga Pillai, The diary of Ananda Ranga Pillai, Volume V, Printed by Superintendent Government Press, Madras, 1916, p.253.

Enfin viennent les missionnaires français dont la vie fera une étude intéressante.

La vie des Missionnaires français

Dans aucune partie du monde peut-être, les missionnaires ne trouvèrent de plus grands obstacles que dans l'Inde. L'oeuvre d'évangélisation était devenue très difficile pour plusieurs raisons. En principe les indiens conçoient une haine presque insurmontable pour tous les Européens qu'ils appellent "Farangis" qu'ils méprisent souverainement sous le nom frangui, qui est l'injure la plus forte qu'ils puissent dire à un homme".¹

Le régime des castes oppose de tout temps une barrière infranchissable à l'oeuvre des missionnaires. En recevant le baptême un Indien devient un hors caste, un réprouvé, un être méprisable. Or pour un indien il n'y a aucune punition plus dure à supporter, que d'être chassé de sa caste. La peur de la perdre a toujours empêché les hindous de changer de religion.

Comme il est impossible aux chrétiens de convertir les Indiens, nous voyons les missionnaires s'intégrer à la vie de l'ascète hindou ou "Saniassi", c'est un moyen pratiqué par

1. Anonyme, Pondichéry, 1747, Bibliothèque Romain Rolland, p.63.

des prêtres ou religieux romains, afin de s'introduire auprès de leurs confrères, les Brahmanes et les instruire en retour. Pour se mettre à couvert de tout soupçon, les missionnaires suivent les habitudes Indiennes. "Ils s'habillent à la manière des Brahmanes et ils s'adaptent aux manières et à la nourriture des Indiens. Ils adoptent nos usages et ils apprennent la langue et les coutumes".¹ Dans le but de convertir les tamouls les différentes sources nous renseignent sur les difficultés que ces missionnaires font face. Les historiens constatent que la vie des religieux dans les missions à Pondichéry et presque tout l'Inde, est très austère. Leur nourriture consiste en riz et en légumes cuits d'une manière peu ragoûtante. Les oeufs, la viande, le poisson, le vin et toute liqueur alcoolique leur sont défendus. Pour logements, ils ont une cabane de terre couverte de paille. Les religieux sont obligés de faire de longs voyages pour rendre des visites aux malades et entendre leurs confessions. En quelques saisons, ils ont beaucoup à souffrir à cause de la chaleur, de la pluie, des voleurs, des serpents venimeux. Ils ont grande peine pour apprendre une langue si différente de la leur aussi bien morphologiquement que par syntaxe en un âge déjà avancé. Il faut admettre que la vie menée par ces missionnaires est

1. Castinnet des Fous, Missionnaires aux Indes au XVIII^e siècle, Paris, Challamel et Cie, 1886, p.315.

pénible et infernale surtout quand ils sont enracinés dans la culture occidentale si différente de celle des Français. A toute cela, viennent s'ajouter d'autres coutumes plus gênantes: C'est l'habitude de se laver de bonne heure, tous les matins, avant le repas, dans un étang public ou de mener une vie d'extrême solitude.

Ils ont trouvé toutes ces coutumes extrêmement dures mais c'était le seul moyen de s'y prendre pour ⁿgagner la confiance des hindous. Mais ils avaient le soutien du gouverneur et de sa femme qui les ^daident beaucoup aux conversions des Pondichériens.

Que les missionnaires français aient choisi la vie austère des ascètes indiens pour le but de convertir les hindous qu'ils appelaient les ignorants (agnani - sans gnana, sans lumière) c'étaient leur obligation, ce n'était pas le cas des colons. Donc pour eux essayer de comprendre même les coutumes étaient chose difficile.

Les Activités Sociales

Elles sont relativement limitées à cette époque, car les fêtes en général sont les passe-temps de Français.

Donc prenant en considération ce trait caractéristique des Français, il faut quand même accepter qu'il existe très peu d'activités sociales pour leur clan à Pondichéry. Si bien qu'on trouve à cette époque les français qui s'amuseⁿt beaucoup à la moindre occasion. Plus que cela ils participent aussi aux fêtes des Tamouls à Pondichéry.

La naissance du Dauphin résulte en 1730 à une réjouissance totale pendant tout le mois de septembre. Les mémoires de la Farelle nous racontent en détail les réjouissances qui ont lieu à cette occasion dans la ville. Voici ce qu'écrit Yvonne Robert Gaébelé à ce propos. "Le deux septembre, le gouverneur Monsieur Duplex fait annoncer au son de trompettes en plusieurs langages régionaux, nommément tamoule, télugu etc... la grande nouvelle de la naissance du ^aDuphin ce jour-là, les indigènes aussi bien que les blancs ont fait de grandes feux, devant leurs portes et toutes les maisons étaient illuminées pour trois nuits consécutives".¹ Après un superbe dîner, la société se rendait au jardin de la compagnie où on faisait monter une pièce de théâtre en l'honneur du Dauphin. Après le théâtre, ces Français ont organisé un bal qui durait jusqu'à six heures du matin. Il y avait plusieurs d'autres

1. Gaébelé (Yvonne), Créole et grande dame, Etudes historiques, Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1934, p.123.

receptions toutes en honneur du Dauphin ce qui est un prétexte bien sûr, charmant pour s'amuser. La Farelle parle aussi d'une autre fête, donnée exclusivement par les dames où seuls les célibataires étaient admis. Le gouverneur qui n'était pas un célibataire bien entendu, pourtant y assistait.

A part cela viennent s'ajouter aussi d'autres fêtes comme celle de Saint-Jean, la fête d'Epiphanie, Noël, le Jour de Nouvel An etc... Il y a toujours une grande procession pendant toutes ces fêtes. Madame Dupleix prend soin de les célébrer toutes avec pompe et musique. Les Européens participaient aussi aux fêtes hindous mais ils regardaient celles-ci avec une curiosité touristique souvent mêlée de critiques les significations leur échappaient. Le chroniqueur Ananda Ranga Pillai nous raconte aussi les détails de la célébration de l'anniversaire de Monsieur Dupleix. Plusieurs chansons sont composées pour l'honorer. A cette occasion, il y a même de nouveau une grande fête, musique avec surtout les trompettes, feu d'artifice, un grand buffet et pour finir un bal costumé. La société française trouvait la moindre occasion pour se divertir et se rejouir.

Un des obstacles de la vie des établissements est le numéro très minimal des femmes Européennes, elles ne

s'intéressaient à rien, elles ne voulaient ni demeurer ni même faire un voyage dans l'Inde. Y vivre, c'était déjà de trop. Pour elle "Les Indes, ça fait un grand voyage".¹ Donc, sauf les femmes des européens, on trouve rarement des Européennes célibataires. Par la suite, la plupart des Employés civils, les officiers militaires et aussi les soldats français sont obligés d'épouser les créoles. "Beaucoup d'officiers et de soldats de la garnison, s'étaient mariés avec des créoles portugaises".² Les créoles, bien entendu, à cause de leur affinité profonde pour la culture française sont cent fois plus contentes de contracter un tel mariage libre. Pour elles, c'est une promotion sociale. Ce n'était pas la seule raison parce que le pourcentage des femmes était plus que celui des hommes dans cette société. Il y avait beaucoup de mariages entre les Français et les créoles. En voici quelques exemples: en premier lieu nous avons le mariage de Dupleix avec une créole de Chandernagore; "Le mariage de Anne Christine avec Jacques d'Espréménil, fils d'un directeur de la compagnie. Jeanne Ursule épouse Monsieur de Schanamille dont le père est le directeur du comptoir de Banquibazar au

1. Ibid., p.140.

2. Pradel (Martial de), Les Parisiens aux colonies (les Frères de Vandeuil de Beauplam aux Indes et à Ile Bombou), Paris, Edouard Champion, 1921, p.113.

Bengale".¹ Et nous avons plutard le cas célèbre de Tallegrand, le ministre des affaires étrangères de Napoléon, avec une belle créole de Pondichéry.

Les Français se sont adaptés aux coutumes indiennes assez tardivement. Avant la période d'adaptation les Français en général, gardèrent une attitude assez distante. Ils les dédaignaient comme si ces dernières étaient peu civilisées. Il semblait qu'il existât peu de contacts sociaux entre les Français et les Indiens de Pondichéry. Seuls les employés de la compagnie, les dubashes et les commerçants gardaient des liens administratifs entre eux. Ananda Ranga Pillai, le dubash de Dupleix, gardait une bonne relation avec Monsieur de Leyrit et les conseillers de la compagnie. Les Français y compris le gouverneur tenaient beaucoup aux conseils d'Ananda Ranga Pillai. Il invitait plus souvent Monsieur Dupleix et les conseillers aux cérémonies du mariage. Les Français acceptaient les pansuparis pendant ces fêtes et ils réjouissaient la pâtisserie et la sucreries Indiennes. A cette occasion cela fut un grand privilège pour les Indiens de pouvoir parler aux femmes des conseillers et celles des officiers français. Bien qu'ils aient eu des contacts sociaux entre ces deux groupes, il existait

1. Gaébelé (Yvonne), Créole et Grande Dame, Etudes historiques, Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1934, p.126.

quand même une certaine ségrégation. Peu de Français avaient la générosité d'admettre les Indiens dans leur rang social. Le cas de Monsieur Delorme fut une exception à la règle.

A la différence des Anglais, il faut tout de même admettre que les Français se sont adhésés à notre culture avec beaucoup plus d'aisance. Il n'y avait pas de refus obstiné en eux. Mais leurs emprunts sociaux restent superficiels sans que leur essence soit incorporée. Quelques unes sont citées tel que le coutume de chiquer le bétel. Dupleix lui-même le faisait parfois pendant sa causerie avec Mme Vincent qui deviendra sa femme plutard.¹ La façon indienne de manger, les processions, feux d'artifice, les filles de temples etc... Ils se sont adaptés aux superstitions indiennes mais sans comprendre la profondeur de la philosophie Indienne. On apprend qu'Ananda Ranga Pillai entraîna petit à petit Monsieur Dupleix à la croyance des superstition et de l'horoscope.

Ce n'est qu'au 19^e siècle que les Français par des contacts plus profonds avec les Indiens qu'ils ont pu, même inconsciemment, pénétrer dans les idées philosophiques typiques de l'Inde.

1. Gasbelé (Yvonne), Créole et Grande Dame, Etudes historiques, Imprimerie de Pondichéry, p.96.

La vie quotidienne des créoles aux temps de Duplex

Le terme "Créole" implique à l'origine, tous ceux qui sont nés des parents Français dans les colonies. Mais, petit à petit, on commença à appeler les créoles même les issus des contacts mixtes: par exemple entre les Européens et les Indiens. Les descendances ou les progénitures de tels mariages mixtes sont autrement connus comme les "Métis" ou les "Métisses". Les Métisses ou les créoles sont connus aussi sous le nom de "topas" ou les gens de chapeaux car les hommes aussi bien que les femmes portent les chapeaux (topi en tamoul). Dans les années qui précèdent celle de 1706, il y a presque 300 topas et ce numéro augmentera plus tard.

Le rôle joué par ces créoles

La plupart d'officiers et de soldats de la garrison sont mariés avec des créoles portugaises ainsi ils adoptèrent les noms de familles comme Rozario, De cruz, De coston, De Monte etc... D'ailleurs nous avons Monsieur Duplex lui-même qui se marie avec une créole. En effet, en se mariant, les femmes doivent porter au cou, une chaîne d'alliance plus au moins richement ornée à laquelle pend toujours la croix du mariage qui a pu donner cet usage sinon les missions portugaises et

leur mère n'aurait fait entrer dans les moeurs. Il est pourtant intéressant de noter que même dans cette société, il existait le système de dot. Voici la liste des bijoux et d'argent que la Dame veuve Albert donna pour dot à sa fille au sieur Jean Baptiste RUMENT en vertu du contrat de mariage.

" 1) une croix de diamants estimée quatre vingt quinze pagode	95
2) 2 pendants d'oreilles estimées cent cinq pagodes	105
3) Deux tours de perles estimées 34 pagodes	34
4) Un diamant avec 7 petits, estimés	25
5) Une boucle de ceinture d'or	9
6) Une émeraude estimée 10 pagodes	10
7) Un petit diamant estimé 22 pagodes	22
	300

et 400 p en argent, comptant".¹

Des sources différentes remarquent que, ces créoles faisaient partie d'une société très paresseuse et inative. Voilà ce que dit un auteur anonyme dans son oeuvre Pondichéry en 1749, à propos de ces créoles : "Elles sont tellement paresseuses que si par hasard leur mouchoir vient de tomber elles aiment mieux pour cela appeler une de leurs masses ou

1. Gaébelé (Yvonne), Créole et Grande Dame, Imprimerie de Pondichéry, Etudes historiques, p.25.

esclaves et s'en passèrent plutôt que de prendre".¹ La plupart du temps elles occupaient de bons postes dans le gouvernement, on les représentait gracieuse et coquette sous leur petite coiffe friponne et habillées dans les robes d'époque. Parmi ces créoles, celles qui étaient bien placées dans la société, habitaient dans les maisons bâties à la mode Européenne. Une observation minutieuse de leur repas, de leurs vêtements, de leur religion et de leur culture nous font comprendre leur affinité profonde aux Français. Par exemple, elles préfèrent le pain au riz, le boeuf au mouton et prennent des boissons alcooliques étrangères et ensuite elles s'habillent comme des vraies suivantes de Molière, à la mode Européenne. Elles imitent la société française dans leur mode de vie. Bien que cette société soit une imitation plus ou moins exacte des blancs dans leur vie quotidienne, elle est traitée comme une classe appartenant à un niveau plus bas que les blancs "Most of them were catholics : They were treated by the Pure Whites as second class citizens".²

1. Anonyme, Pondichéry en 1749, bibliothèque Romain Rolland, p.43.

2. Francis Cyril Antony, Gazetteer of India - Union territory of Pondichéry, Volume I, p.99.

Il semble exister très peu de contacts entre ces créoles et les indiens de Pondichéry mais au contraire elles passaient les journées entières dans des longs bavardages avec les Français qui eux aussi, de leur part, du au dépaysement, aimaient discuter avec ces créoles. D'ailleurs Dupleix lui-même avant son mariage avec Jeanne passait des heures et des heures dans la compagnie de cette créole qui allait plutard occuper une place importante dans l'histoire de Pondichéry. Si Dupleix racontait la France à Jeanne, elle lui racontait l'Inde. Grâce à cette femme, Dupleix a retenu les details essentiels qui lui donneront la maîtrise des peuples qu'il allait gouverner. Cette créole qui devient plutard la femme de Dupleix joua un rôle très actif dans la vie politique, elle imposa sa personnalité dans presque tous les domaines par exemple, pour assister à un mariage quelconque dans la villes elle ne dédaignait pas de marchander la question d'argent une certaine somme est fixée comme bribe pour la seule présence de Monsieur et Madame le Gouverneur. Ananda Ranga Pillai lui-même donna Rs.250 pour son mariage. Madame Dupleix contribua beaucoup aux conversions des chrétiens à l'époque de Dupleix. On peut même dire que la rigueur ^{de} cette société connut un grand épanouissement sous le règne de Dupleix. Madame Dupleix organisa les soirées

nombreuses à plusieurs occasions comme la naissance de Dauphin, la prise de Madras, l'anniversaire de Monsieur Dupleix... Pendant ces soirées dansantes, on voit ces créoles, au teint un peu équivoque fascinant et divertissant les officiers français. Ces bals costumés durent normalement jusqu'à 3 ou 6 heures du matin. Le lendemain matin, on ne verra presque pas la population des blancs dans la ville de Pondichéry.

Les Fêtes des Créoles

Les fêtes des créoles sont pareilles à celles des Européens. Elles célèbrent Noël, le saint Sacrement, le Nouvel An, la fête d'Ephiphanie, la fête Saint Jean etc... avec grand gala.

Les fêtes étaient la joie extrême de Madame Dupleix. Elles dépensait beaucoup d'argent pour les fêtes de Pondichéry. "Friday, 24th June 1740, this morning, also, there were festivities in honour of Saint Jean? It was moreover the saints day of Madame Dupleix".¹

Après ces fêtes, alors que le gouverneur rentrait

1. Ananda Ranga Pillai, The diary of Ananda Ranga Pillai, Volume V, Printed by Superintendent Government Press, Madras, 1916, P.87.

tout droit chez lui, Jeanne se rendait à l'hospice des pauvres, situé près du quartier des blanchisseurs. Elle y reste longtemps s'enquérant en détail de tout ce qui concerne l'hospice et le bien être de ces malheureux. Le développement intellectuel est nul dans cette société. Les créoles sont fort peu sociables et presque toujours désunis par l'esprit de jalousie et de fortune qui règne entre elles.

Depuis 1827, une attention spéciale est donnée au progrès de cette société. Des familles pauvres reçoivent une certaine somme d'argent du comité de bienfaisance. Plus tard les hommes de cette société commençaient à occuper un poste intéressant dans l'administration judiciaire. Quelques uns changèrent leur nationalité pour aller vivre en France, alors que les autres ont établi des contacts avec les créoles du reste de l'Inde dont la culture sociale reste la même sauf le langage.

Au début du 19^e siècle, la création de la société de secours Mutuel des créoles prend soin de celles ou de ceux qui sont pauvres dans cette communauté.

Les créoles étaient le pont entre deux cultures, occidentale et hindoue. Sans eux, les colons auraient une vue très indifférente sur leurs moeurs et coutumes, n'auraient jamais

jamais essayé non seulement de les comprendre aussi ne les
 jamais aborder. Bien que les français n'avaient pas tellement
 l'esprit de traiter les indiens en esclaves, ils se seraient
 tout simplement enfermés dans le quartier Blanc et auraient
 fermé l'oeil sur tous leurs problèmes sociaux.

De l'autre côté les indiens, les créoles n'étaient
 pas très acceptés par ces indiens (Ce qui est évident vu la
 sévère orthodoxie qui emprisonnait les indiens). Ce qui
 n'empêchait pas de les écouter avec esprit de commérage. Quoiqu'il
 en soit, les créoles furent les premiers peut-être "à sortir, de
 leur coquille" si l'on permet de dire. Ils ont osé casser la
 barrière infranchissable de deux civilisations qui vivaient
 pourtant côte à côte sans aucun lien sinon qu'ils savaient qu'ils
 existaient. Ce qui ne les a empêché de rentrer dans un autre
 tour d'Ivoire en méprisant la culture indienne. Pris entre deux
 chaises, cette minorité d'indiens, "Vivaient" par employer
 l'expression de Sieyès dans le rêve de voir un jour leur "patrie"
 c'est-à-dire la France de Duplex.

<u>Auteur</u>	<u>Titre de l'ouvrage</u>
ALI (MRS. MEER HASSAM)	<u>Observations on the Musulmans of India (Manners, customs, habits...)</u> London, Oxford University Press, 1917.
ANANDA RANGA PILLAI	<u>The Diary of Ananda Ranga Pillai</u> , Madras, Printed by Superintendent Government Press, 1916.
ANDARD (LOUIS)	<u>En roulotte à travers l'Inde catholique</u> , Paris, Lib. Baudinière, 1924.
AROQUIASSAMY	<u>Election d'un député hindous pour l'Inde Française</u> , Pondichéry Imp. Rathna Modéliar; 1880.
BADU	<u>La femme dans l'Inde Antique</u> , Paris, p. 568.
BAMBOT (ZENOBIJA)	<u>Les voyageurs Français dans l'Inde aux 17^e siècle et 18^e siècle</u> , Paris, Librairie Ernest Leroux, 1933.
BAULLEZ	<u>Vingt ans dans l'Inde</u> , Marseille Imprimerie, Marseillaise, 1886.
BELANGU (CHARLES)	<u>Voyage aux Indes-Orientales pendant les années 1825 à 1829 (1er et 2e volume Historique)</u> , Paris, Arthus - Bertant, 1834-38.
BESSON (MAURICE)	<u>Les Aventuriers Français aux Indes, (1775-1820)</u> , Paris, Lib. Payot, 1932.
BIONNE (HENRY)	<u>Dupleix</u> , Paris - Maurice Dreyfus.

BURNOUF (E) et
CHABRELIE (I. I.)

L'Inde Française (ou collection de dessins
Lithographiés), Paris, Edi. Chabrelie, 1827.

BUTLER (HAROLD)

Problèmes de travail en Orient (Inde -
Etablissements Français dans l'Inde, Ceylon,
Malaisie, Indes), Genève, Bureau International
de Travail, 1938.

CAROU (F) et HARPE
(de la) (M)

Journal du Voyage des Grandes Indes,
Paris, Robert et Nocalas Repie, 1098.

CASTONNET DES
FOSUS

La Chutte de Dupleix (Ses causes et ses
Conséquences), Angers, Imprimerie Ladrèse
et Dolbeau.

"

L'Inde Française au XVIII^e siècle, Paris,
Imprimerie Labure.

"

L'Inde Française avant Dupleix, Paris,
Challamel Aîné, 1887.

"

Dupleix, ses expéditions et ses projets,
Paris, Challamel et Cie, 1888.

"

Dupleix, ses derniers luttes dans l'Inde,
Paris, Challamel et Cie, 1889.

"

Missionnaires aux Indes au XVIII^e siècle,
Paris, Challamel et Cie, 1886.

CHABRELIE (I. I.)
et BURNOUF

L'Inde Française (ou collection de dessins
lithographiés, Paris, Chabrelie Editeur,
1827.

CHALLS (ROBERT)

Voyage aux Indes d'une Escadre Française
(1690-1691), Paris, Librairie Plou, 1933.

- CHANTASSIN (POUDROT DE) Relations du voyage et retour dans Indes Orientales (pendant les années 1690-1691), Paris, vie de Jean Baptiste Coignoud, 1692.
- CLAIRIN DE LA RIVE Dupleix ou les Français aux Indes Orientales, Lille, Deselée de Brower Cie, 1888.
- CLOSETS D'ERRAY (Hde) Etudes sur les Fêtes religieuses - Brahmaniques et musulmanes au Sud de l'Inde (leur origine, leur signification leur mode d'observance), Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1935.
- " Histoire de l'Inde Française (1664-1814) (Institutions religieuses et artisanales de l'Inde, son folklore), Pondichéry, Bibliothèque Publique, 1940.
- CUILLURE (PROSPER) Dupleix (ses plans politiques, sa disgrâce - Etudes d'histoire coloniale), Paris, Librairie Hachette, 1901.
- DARMESTERER (JAMES) Lettres sur l'Inde, Paris, Alphonse Lemerre, 1888.
- DE LA FLOTTE Essais historiques sur l'Inde, Paris, Edi. Herissant, 1769.
- DELONDE (E) La question du sel dans l'Inde Française Pondichéry, Imprimerie Rathina Modiliar, 1882.
- DEROUT (Mme G) Memoires de Yves Desjoudins, officier au bataillon de l'Inde, Paris, Ernest Leroux, 1933.
- DUBOIS (I.A) ABBE Moeurs, Institutions et Cérémonies de peuple de l'Inde (2 vol.), Paris I.S. Merlin Librairie, 1925.

- EICHHOFF (EG) Légende indienne sur la vie future,
Lyon, Imprimerie d'Aimé Vingtrinier, 1856.
- ESQUER (A) Essais sur les Cartes dans l'Inde,
Pondichéry, Imprimerie du Gouvernement,
1870.
- ERVILLE (De) Une armée coloniale au XVIII^e siècle
(Dupleix aux Indes), Paris, Aux bureaux
de la revue, 1904.
- FROIDEVAUX (H) Les débuts de l'occupation française à
Pondichéry, (1672-1674), Paris, Bureaux
de la revue, 1897.
- " Mémoires de L. A. Bellompe de Lespinay (sur
son voyage aux Indes Orientales 1670-1675,
Vandôme, Huet, 1895.
- " Les débuts de la carrière de F. Moutin
(1665-1674), Paris, Ernest Leroux, 1931.
- GAIBELE (Y) Gréde et Grande Dame - Johanna Begum -
Dupleix 1706-1756, Pondichéry, Imprimerie
Moderne, 1934.
- GAUDONT (EDMOND) La criminalité dans les Comptoirs Français
de l'Inde au XVIII^e siècle, Pondichéry,
Imprimerie Sandanam, 1937.
- GNANOU (MARIE JOSEPH) Etude sur la condition juridique de la
Femme mariée Hindoue (dans l'Etablissement
Français de l'Inde), Aix-en Provence,
Imp. Lib. Makaire, 1923.
- GROSE (JEAN HENU) Voyages aux Indes Orientales, Paris,
Michel Lambert, 1758.

- GUENIN (EUGENE) Dupleix, Paris, Librairie Hachette, 1908.
- GUILMET (EMILE) Huit Jours aux Indes, Paris, 1889.
- HAMONT (TIBULLE) Dupleix (d'après sa correspondance inédite)
Paris, Ed. Plou et Cie, 1881.
- HARTINGS (M) Mémoires relatives à l'Etat de l'Inde,
Paris, Royer, Quai de Duputins, 1788.
- HENRY (VICTOR) La magie dans l'Inde antique, Paris, Edition,
Earnest Lerous, 1903.
- " Histoire Générale de Voyages (Tome XXXVII
et XXXVIII), Paris, Didot, 1752.
- HUILLET (DR) Hygiène de Blancs dans Mixtes et des Indiens
à Pondichéry, Pondichéry, V. Jeruet,
Imprimerie du Gouvernement, 1867.
- JACOLLIOT (LOUIS) Mancu - Moïse - Mahomet, Paris, Imprimerie
E. Heutte et Cie, 1876.
- " Le Paria dans l'Humanité, Paris, A. Lacroix
et Cie, 1876.
- " La Femme dans l'Inde, Paris, A. Lacroix
et Cie, 1877.
- " Voyage au Pays de Eléphants, Paris,
E. Dantu, 1877.
- " Voyage au Pays de Brahmans, Paris, E. Dantu,
1878.
- JACQUEMONT (V) Voyage dans l'Inde, Paris, Typographie de
Firmin, Didot Frères (6 volumes).

- JACQUEMONT (V) Correspondance de V. Jacquemont pendant son voyage dans l'Inde, Paris, Jarnier Frères, 1841.
- JAJADISA AYYAR (P.U.) South Indian Customs, Madras, the Diouvan Press Vepery, 1925.
- JOUVEAU DUBREUIL (G) Pondichéry en 1618, Pondichéry, Le sermeur de l'inst. Fse., 1935.
- " Dupleix, Pondichéry, Mission Press, 1914.
- LABERNADIE (MARGUERITE V): La Révolution et l'Établissement français dans l'Inde (1790-1793), Paris, Ernest Leroux, 1930.
- " Le vieux Pondichéry 1674-1815 Histoire d'une ville coloniale Française, Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1936.
- LAIROSE (V) Histoire du Christianisme de l'Indes, A la Haye, Aix depure de la Compagnie, 1758.
- LA HAYE (De) et GAROU (SIEUR) Journal du voyage dans grands Indes, Paris, Robert et Nidrolon Pepie, 1698.
- LANGLAIS (M. A) Chef d'oeuvre du théâtre Indien (traduit de l'original sanscrit ou Anglais), 1828.
- LAOUENEUR MONSEIGNEUR Lettres sur l'Inde, Paris, Librairie Victor le coffre, 1893.
- LAUDE (F.N.) De la femme dans la société hindoue, 1805.
- LAUNAY (ADRIEN) Histoire de Mission de l'Inde (Pdy., - Maïssou, Coimbatoire), Paris, Charles Douriol, 1898.

- LESAUE (M.V.) Précis historique sur les Etablissements Français dans l'Inde, Pondichéry, Imprimerie du Gouvernement, 1864.
- LESPINAY (DE) Mémoires sur son voyage aux Indes Orientales, (1670-75), Vendôme, Huet, 1895.
- MACMUNU (GENERAL G) Mœurs et coutumes des basses castes de l'Inde, Paris, Payot, 1934.
- MALLESOU Histoire des Français dans l'Inde, Paris, Société Bibliographique, 1874.
- MALLESOU (S I COLONEL GB) History of the French in India (from the founding of Poindicherry in 1674 to the capture of that place in 1761), London, WH Aden and Co., 1893.
- " Dupleix (The struggle for India by the European Nation), Oxford, The charendon Press, 1911.
- MARTINEAU (A) Dupleix et l'Inde Française (1722-1741), Paris, Ancienne Honoré Champion, 1920.
- " Dupleix (Sa vie et son oeuvre), Paris, Société d'Édition, 1934.
- MARTINET (E) L'Inde et les Hindous, Ceide, E.S. Brill, 1914.
- MONOD-HERSEN (GE) Histoire de l'Inde des origines au XVIII^e siècle, Pondichéry, Service de l'Inst. Publi., 1948.
- MOUDROISY L'Inde et les Hindous, Genève Bale, Lib. Fisch Bache.

- MOUNAS (HOSEPH) Des Castes de l'Inde (ou lettre sur les Hindou), Paris, Challamel Ainé.
- MUKERJI (DHAN JOPAL) Village Hidnou, Paris, Edition Victor Ahinjer.
- ORLEANS (Le Prince HENRI D') Six mois aux Indes (Chasse aux tigres), Paris, Calman-Lévy, 1887.
- PRADEL (MARTIAL DE) Les Parisiens aux Colonies (Les Frères de Vandeuil de Beauplom aux Indes et à l'île Bombou), Paris, Edouard Champion, 1921.
- RENNEFORT (SOUCHU De), Histoire des Indes Orientales, Amsterdam, Etienne Roger Moudrowd, 1710.
- RENOU (LOUIS) Et FILLIOZAT (JEAN) L'Inde classique, Paris, Payot, 1947.
- ROBERTSON (W) Recherche historiques sur l'Inde Ancienne, Paris, Jeanet et Cotelle, 1821.
- SAINT-HUBERT THEROULDY Voyage dans l'Inde (Notes recueillies en 1938-39), Paris, Benjamin Duprat, 1843.
- VAISSIERE (PIERRE De) Dupleix, Paris, Librairie Plou, 1931.
- VALMARY (M) Rapport sur l'Enseignement dans l'Inde Française du 17^e siècle à nos jours), Pondichéry, Imprimerie Moderne, 1922.

.....

TABLE DE MATIERES

1.	INTRODUCTION	3
2.	CHAPITRE I : HISTOIRE DE PONDICHERY JUSQU' A DUPLAIX	5
3.	CHAPITRE II: LA VIE QUOTIDIENNE DES HINDOUS AU TEMPS DE DUPLAIX	17
4.	CHAPITRE III: LA VIE QUOTIDIENNE DES MINORITES: CHRETIENS ET MUSULMANS	51
5.	CHAPITRE IV: LA VIE QUOTIDIENNE DES FRANCAIS ET DES CREOLES	76
6.	BIBLIOGRAPHIE	99

